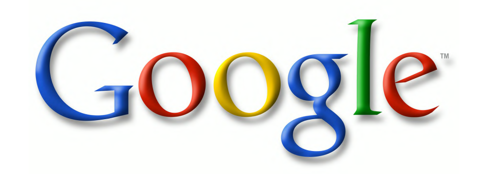
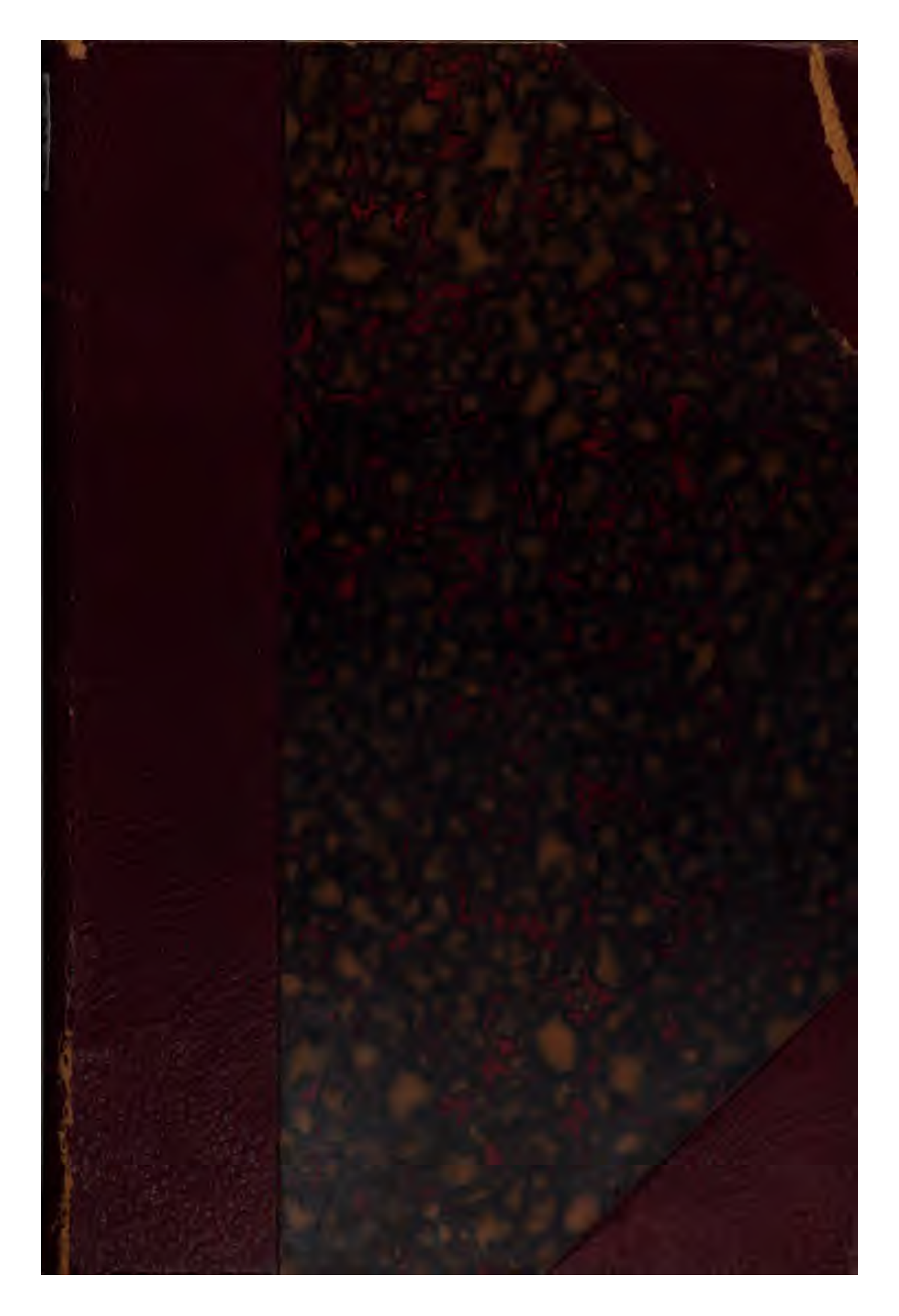
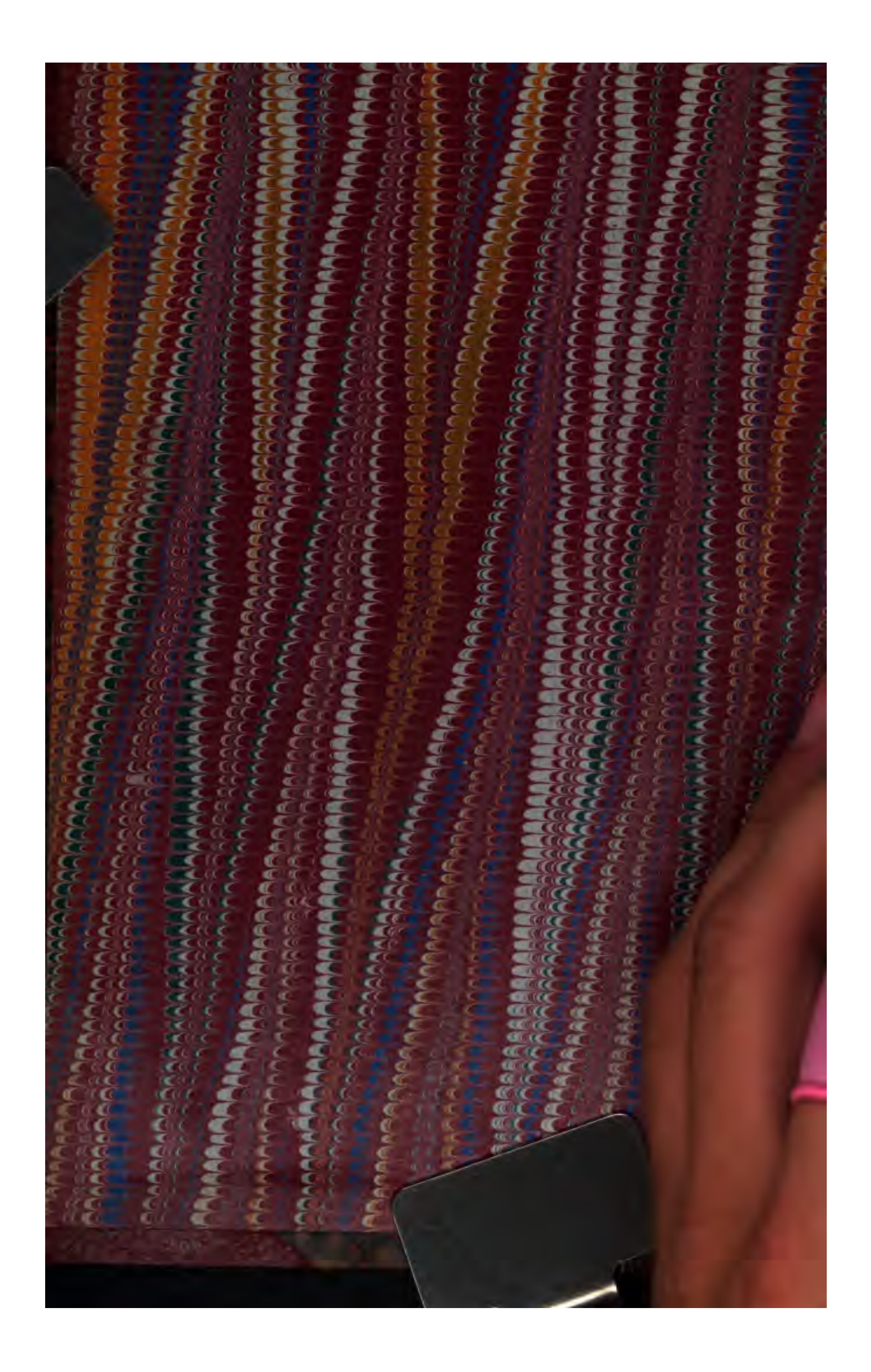
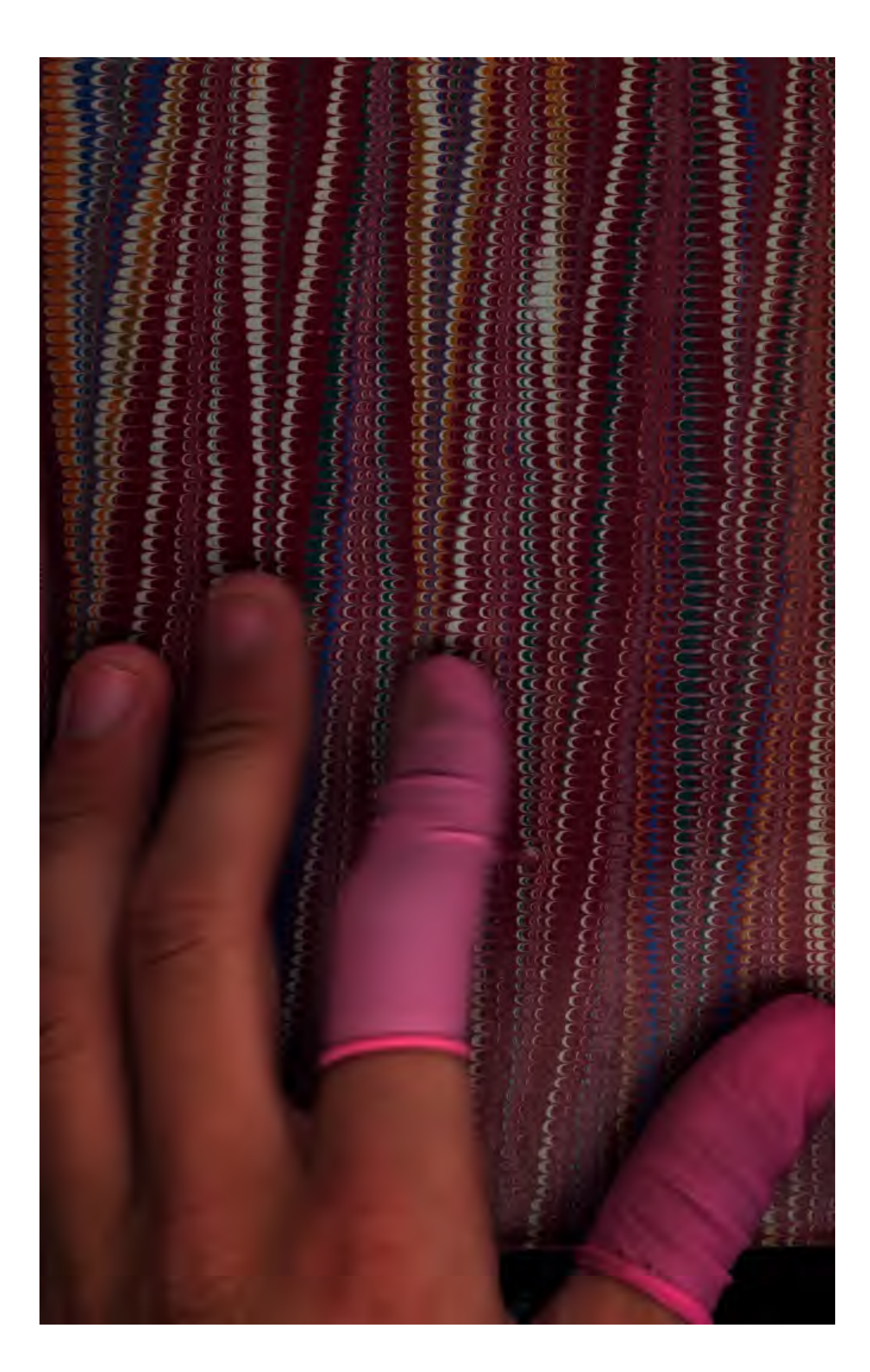








LE

PRÊTRE MARIÉ

L'alto valor del voto, se è si fatto,
Che Dio consenta quando tu consenti.
(DANTE, *Del Paradiso*, cap v.)

Puissance infinie du vœu, il est ainsi consommé, Dieu consent en même temps que toi.

Paris. — Impr. de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9.

LE
PRÊTRE MARIÉ

ÉPISODE

DE LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE

par

LE COMTE DE POLIGNY

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION

PAR CHARLES NODIER



PARIS

J. TECHENER, LIBRAIRE

RUE DE L'ARBRE-SEC, 52

PRÈS LA COLONNADE DU LOUVRE

M DCCC LXIII



AVERTISSEMENT.

Les éloges de Charles Nodier auraient certainement suffi pour justifier cette nouvelle édition. Nous croyons néanmoins devoir faire part au public des raisons qui nous ont engagés à l'entreprendre.

Le roman de M. de Poligny, publié il y a juste trente ans[1], était devenu

1. 1833. Chez Urbain Canel, in-8.

réellement introuvable; et ce n'est qu'après des années de recherche que nous avons pu nous procurer l'exemplaire qui nous a servi pour cette réimpression. De plus, et c'est un tort qui revient à la modestie de l'auteur, ce livre, quoiqu'il eût fait son chemin auprès des esprits sérieux, n'avait eu qu'un faible retentissement dans la presse; il était donc à peu près inconnu de la génération actuelle. Méritait-il de lui être rendu?

M. de Balzac, dans un de ses précieux chapitres de critique (*Revue Parisienne*, 3e livraison), donne pour marque certaine de l'excellence d'un roman, que le sujet en puisse être énoncé nettement dans une formule brève et précise qui soit comme un

second titre, un titre analytique et essentiel. En appliquant cette règle aux chefs-d'œuvre du genre, *Paul et Virginie* serait le roman de l'amour innocent; *René*, le roman du désespoir; *Clarisse* représenterait l'innocence invaincue quoique outragée, etc.

Le *Prêtre marié* triomphe de ce principe : il est le roman « du remords et de l'expiation impossible. » Il est le développement d'un problème de métaphysique, et par là il prend place dans la grave famille des romans philosophiques, de *Caleb Williams*, d'*Obermann* et du *Lépreux de la cité d'Aoste*. Nodier a donné pour ancêtre au *Prêtre marié*, de M. de Poligny, le Régicide de Ballanche, et ce rapprochement

n'est rien moins qu'une flatterie de compatriote et d'ami indulgent.

Dans les deux thèses, car le nom de roman sied mal à ces compositions sévères, le sujet est le même : une âme accablée sous le poids d'une faute, d'un crime irréparable. Mais combien, dans la gradation du crime, l'action du « solitaire » des Pyrénées dépasse en horreur et en épouvante l'action de *l'homme sans nom* de la vallée des Alpes ! Le crime de l'homme sans nom est un crime social : il a aidé à décapiter la société, il a tué le roi, il est sacrilége dans un État où la personne du roi était sacrée. Le crime du prêtre apostat est d'un tout autre ordre, d'un ordre plus qu'humain, si divin ne se peut dire : il a tué Dieu. Il l'a



tué dans son ministère qu'il a renié, dans les sacrements qu'il profane, dans ses vœux qu'il a violés.

C'est la preuve d'un esprit vraiment supérieur, et en même temps d'un rare talent chez M. de Poligny, que d'avoir compris que la grandeur terrible de son sujet ne supportait aucun élément parasite, ni digression ni épisode. Il n'est point dans ce roman de circonstance, grande ou petite, qui ne découle de la situation principale. C'est bien l'infamie du prêtre qui fait seule le malheur de l'époux et du père, le malheur de l'épouse « innocente et déshonorée, » le malheur des enfants que le crime ignoré de leur père peut rendre criminels à leur tour. « ÉPOUX SANS ÉPOUSE, PÈRE VIVANT

D'ORPHELINS INFORTUNÉS, » c'est là la situation exceptionnelle, inouïe, monstrueuse, sans précédents et sans pareille et c'est, je le répète, la preuve d'un esprit éminent que de ne l'avoir altérée par aucune diversion.

Nous n'avons point à reparler du style de l'auteur du *Prêtre marié* : le grand maître qui lui a servi de patron a déclaré que sur ce point le livre « ne laissait rien à désirer. » Il est écrit avec la sobriété et la gravité que comportait ce sujet austère. Certaines formes peut-être un peu vieillies, quelques images qu'on a le droit aujourd'hui de trouver un peu forcées, auraient pu être corrigées. Mais il importait qu'en tout, pour la forme comme pour le fond, ce roman gar-



dât sa date. Parmi les divers mérites que Nodier y signale, n'oublions pas celui de l'opportunité. Il était bon après 1830, alors que de tant de côtés on exaltait la révolution, ses bienfaits et ses conquêtes, et que le mirage des illusions et des espérances des partis éblouissait les yeux des générations nouvelles, il était bon que la voix d'un philosophe rappelât ce que ces conquêtes avaient coûté parfois à la conscience humaine, et plaidât la cause des victimes obscures en face de l'apothéose des héros. C'est ici affaire d'histoire autant que de philosophie et d'intérêt dramatique. La conception de M. de Poligny n'est point une hypothèse; et, à en juger par de certains détails qui seraient

dans le récit ce que Diderot appelait dans le portrait la *verrue* et la *coupure*, il se pourrait que sous la réalité créée par le talent de l'auteur, il y eût une autre réalité plus positive, la réalité des faits. Peut-être, au moyen de certaines transpositions, de certaines recherches, retrouverait-on le véritable lieu de la scène et les vrais acteurs du drame. Mais, sans doute, il serait téméraire de toucher à ces voiles. Laissons à la fable de M. de Poligny, pour lui conserver toute son éloquence et toute son autorité, son caractère général et vague. L'histoire seule a le droit d'être indiscrète ; les enseignements de la philosophie doivent être impersonnels et désintéressés, comme la raison elle-même.

En réimprimant cet ouvrage, lui aurons-nous rendu la place qu'il mérite parmi les productions de la littérature contemporaine? C'est au public à nous l'apprendre. Nous sommes, quant à nous, convaincus que les juges compétents ne trouveront rien à rabattre ni de notre admiration, ni des éloges de Charles Nodier.

Si cet *avertissement* avait dû être une notice complète, nous n'aurions pu nous dispenser, après avoir examiné le livre, de dire quelques mots de son auteur; mais ici une modestie bien connue nous eût fait obstacle. Disons donc seulement que M. le comte Hugon de Poligny, issu par ses ancêtres paternels et maternels de la plus ancienne noblesse du duché et

du comté de Bourgogne, a consacré son temps et son intelligence aux études les plus sérieuses, à celles qui honorent le plus l'esprit humain. Voici les titres des ouvrages qu'il a publiés :

Résumé des principales questions politiques agitées depuis la fin du dix-huitième siècle. Paris, Egron, 1823, un volume in-8°. — *Le Monde moderne*, ou tableau des scènes de la vie, des mœurs et des idées. Paris, Dentu, 1843, in-8°. — *La Franche-Comté dans ses rapports avec la situation générale.* 1849. — *La Franche-Comté ancienne et moderne*, ou *exposition des principaux changements survenus dans l'état du comté*

de Bourgogne, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Besançon, Jacquin, 1857, in-8°. (Deux volumes de cet ouvrage ont déjà paru, le troisième doit paraître incessamment.)

CHARLES ASSELINEAU.





LETTRE

A L'ÉDITEUR

DU PRÊTRE MARIÉ.



Je vous remercie, mon cher ami, de m'avoir fait lire le manuscrit du *Prêtre marié*, avec la permission de l'auteur. Je connaissais déjà la portée de ce jeune et éloquent écrivain, par d'excellentes pages de philosophie

politique, où se révélait, il y a quelques années, un talent de grande espérance, et je me félicitais pour ma belle Franche-Comté de voir ce nouveau fleuron s'épanouir à sa couronne littéraire. Dans le *Prêtre marié*, le style a gagné en puissance tout ce que donne aux bons esprits la maturité de l'âge et la patiente ferveur des études consciencieuses. Il est arrivé à la force par la raison et par la simplicité, qui sont, en dernière analyse, les véritables secrets de l'art d'écrire, comme vingt siècles avant nous, le disait le sage Horace :

Scribendi rectè, sapere est et principium et fons.

Mais à quoi vous servira ce témoignage, et que vous proposez-vous d'en faire? Ouvrier involontaire dans le métier de la parole, auquel j'ai été consacré par ma destinée plutôt que par ma vocation, la faible autorité que j'ai pu y acquérir se réduit à quelques sympathies dont j'ai plus d'obligation à mes amis qu'à mes ouvrages, et c'est pour cela seulement que j'y attache quelque prix. Le retentissement presque insensible de mon nom d'auteur cessera de vibrer dans la mémoire de mes contemporains quand le dernier cœur qui m'a aimé cessera de battre. C'est tout

pour moi, qui n'ai pas placé autre part la vaine immortalité des réputations, mais pour la garantie d'un livre que vous ne croyez pas assez recommandé par des travaux trop peu connus, ce n'est rien. Je vous conseillerais donc de vous désister de cette idée, si je ne craignais pas que vous n'accusassiez ma sincère abnégation d'être complice de ma paresse.

Heureusement pour votre entreprise, il y a dans le livre de mon noble et cher compatriote d'autres éléments de succès. C'est une pensée grande, sévère et profonde que d'avoir placé un per-

sonnage entre les affections communes de notre nature, et le devoir d'un ordre incomparablement plus élevé, qui les lui interdit, sous peine d'apostasie et de sacrilége. Le roman, parvenu à cette hauteur, n'est plus une œuvre vulgaire d'esprit et d'oisiveté. C'est une conception de philosophe, c'est ce que le plus frivole des jeux de l'imagination doit devenir à son tour chez un peuple éclairé que le vide et la folie des fausses doctrines ramènent de plus en plus au spiritualisme et à la morale. Assez de papillons et de chauve-souris comme cela. L'espace n'appartient qu'à l'aigle.

Honneur aux écrivains de cœur, d'amour et de foi qui le sondent les premiers.

Le *Prêtre marié* rappelle, par cette forme religieuse et solennelle, qui n'est propre qu'aux genies méditatifs et austères, un ouvrage unique jusqu'ici dans son genre, l'*Homme sans nom* de Ballanche; et comme les belles expressions viennent du cœur ainsi que les belles pensées, le style de M. de Poligny résonne à l'âme, comme un grave écho de celui de Ballanche. Si j'étais capable de representer par une comparaison plus superbe, l'impression que peut produire une voix

humaine, je le ferais, mais c'est tout ce que je sais.

La fable de cette composition n'est pas plus compliquée d'incidents qu'il ne convient à son espèce, qui est plutôt psychologique que romanesque. Son principal ressort est emprunté à cette fatalité chrétienne qui poursuit les fautes du père jusque dans les enfants, doctrine morale et sainte contre laquelle je n'ai point d'objections, puisqu'elle fait la base historique de nos croyances, et qu'elle est réellement le frein le plus sûr qu'une législation divine ait pu imposer au péché. J'aime à croire seulement que la provi-

dence *omnipotentielle* du dernier juge, sera plus indulgente que sa loi. Cette notion redoutable, trop souvent vérifiée par l'expérience de tous les âges et de toutes les sociétés, tombe de droit au nombre des instruments du poëte religieux. M. le comte de Poligny en a usé avec beaucoup de sentiment et d'art, et il a certainement bien fait.

Quant à l'exécution littéraire, je vous en ai déjà dit mon opinion; elle ne laisse rien à désirer. Il est visible que notre auteur s'est pénétré dès sa jeunesse de la manière de certains classiques élégants, venus eux-mêmes à la suite des

réactions, et dont ses descriptions rappellent quelquefois la phraséologie un peu coquette. Cela n'est que fort bien. Mais c'est dans la peinture des émotions les plus intimes de l'âme qu'il faut chercher sa supériorité, parce que c'est là l'écueil où viennent se briser une foule de jeunes renommées, qui n'ont encore pour elles que de bonnes études et un beau talent. Le chef-d'œuvre de la nature et du génie, ce n'est pas de bien écrire, comme l'a dit Pope. Il a pris la chose trop bas. C'est de s'identifier avec l'homme, et de le faire parler comme il a senti. Il serait possible que mon amour

serrer d'une étreinte nouvelle, les idées qui agissent avec le plus d'empire sur les masses pensantes, c'est le bonheur de la foi, et la NÉCESSITÉ DU DEVOIR. Quant aux droits, les peuples ne s'avisent de les réclamer que lorsqu'ils n'en ont plus.

Je vous embrasse cordialement,

CHARLES NODIER.





A M. HENRI D'AUGICOUR.



i vous jetez les yeux sur ce tableau, vous vous rappellerez, mon cher ami, que l'esquisse en fut faite en nous promenant ensemble dans le jardin de la maison paternelle, par une belle matinée de l'été dernier. Le sujet nous parut riche et intéressant ; nous en développâmes les principaux

traits. Bientôt, selon notre usage, la conversation embrassa d'autres objets envisagés dans leurs rapports les plus divers, avec cet esprit de critique animée et toujours amicale qui éprouve tout, inspire la modération et adoucit les nuances des opinions.

Lorsque ces entretiens trop courts eurent cessé d'animer ma vie solitaire, et que la mer nous eut de nouveau séparés, l'idée de cet ouvrage me revint; ce n'est pas sans charme que je me rappelle les courses pittoresques pendant lesquelles je le composai, tour à tour abrité sous un toit rustique, ou assis à l'ombre des

forêts de nos montagnes. J'étais placé heureusement comme peintre ; libre d'impressions étrangères, je cherchais ce vrai et ce beau idéal qu'on ne peut exprimer qu'en étant fidèle aux inspirations de la nature.

Me suis-je approché du point où se réunissent le mérite de l'invention et celui de la composition? ce sujet a-t-il retenti dans mon âme entière? en ai-je jamais possédé cette vue créatrice qui dépasse en lumière, en force et en étendue toutes les sensations que l'ouvrage réalisé peut produire? Je ne saurais résoudre de pareilles questions ; ma pensée a pris l'essor que

ses forces lui permettaient de soutenir ; j'ai choisi les couleurs assorties à mon goût et à ma manière de sentir; mais je dois douter si j'ai rencontré ce qu'il y avait de mieux dans le genre où je m'exerçais, tant que les idées d'autrui ne se seront point mesurées avec les miennes, et que le jugement des hommes n'aura pas reconnu que j'ai pensé et dit tout ce que mes semblables peuvent sentir et exprimer sur le sujet donné. Tel est le seul signe qui révèle si la limite de l'art est atteinte, et l'empire de la nature obtenu.

Ce serait une vanité bien pué-

rile de publier des détails sur la composition d'un ouvrage encore ignoré, si ces détails n'appuyaient pas quelque vérité utile. On a pu suivre l'auteur dans sa vie éloignée du monde; il était alors soustrait au joug de la mode et des idées factices dont il a souvent observé l'entraînement fatal au centre de la civilisation moderne. Cette indépendance a déterminé le point de vue d'après lequel le sujet de ce livre lui est apparu. Il y avait deux façons de le concevoir: l'une conforme aux idées dominantes, et l'autre, contraire en tout.

Abandonnez-vous au courant vulgaire, et le premier thême

sera fait sans effort : dans un sujet où la religion intervient, vous n'aurez pas seulement besoin de savoir un mot de christianisme ; il vous suffira de prendre un homme qui en est sorti pour n'y plus rentrer, qui a rompu en public des engagements qu'il n'a peut-être jamais observés en secret, et qui les rompt sans remords comme sans repentir ; ce héros passera d'un état contre nature, parce que la religion l'a consacré, dans une situation naturelle, parce qu'elle satisfait ses passions. Sans même rendre de combat, la cause divine sera vaincue, et la société humaine, appelée à contempler cette

défaite, ira à la recherche de nouvelles lois et de nouvelles mœurs, à travers de tristes débris et de honteuses ruines.

Tel n'est pas l'aspect que j'ai choisi : j'ai laissé dans leur paix les condamnés du sacerdoce, qui ne peuvent plus prononcer le nom du Christ devant leurs enfants ; j'ai peint un infortuné engagé dans le mal par une fausse prudence, par faiblesse, par orgueil, et qui s'en retire par l'excès des malheurs qu'il éprouve : tous les sentiments que la religion fait naître, toutes les situations que l'innocence et le crime, la foi et la pénitence peuvent animer par leur opposition,

se pressent dans cette esquisse rapide; il n'y a nulle trace d'indifférence ni de scepticisme; la barrière qui sépare le bien et le mal est profondément tracée; les deux natures se combattent, et l'on sent partout la présence des formidables mobiles, des mobiles primitifs, que la croyance chrétienne suscite au fond des cœurs qui ne sont pas entièrement affaiblis ou dégénérés. La porte qui ouvre ici l'entrée de l'âme tourne sur quatre gonds posés par le Dante, Racine, Bossuet et Pascal; ce sont les quatre épigraphes qu'ils m'ont données.

A ne considérer que l'art, je

crois avoir découvert la source des plus grands effets qu'il est possible de produire; mais c'est peu d'admettre cette théorie l'auteur a besoin de foi pour créer, il a besoin d'en trouver aussi quelques étincelles parmi ses lecteurs, afin d'en être compris.

De nombreuses combinaisons s'offraient, à la suite de ces données principales, pour développer les scènes d'une vie faussée et pleine de déchirements. J'aurais pu détailler bien des choses que je ne fais qu'indiquer, multiplier les dialogues, ajouter de nouveaux incidents, et tracer le contour de tous les objets, à la manière de

tant de peintres qui épuisent les couleurs, donnent des inventaires au lieu de descriptions, et ne laissent plus ni jeu ni perspective à l'imagination de ceux qui les lisent. Tous ces accessoires prolixes m'auraient encore moins coûté que la simplicité d'un drame fondu d'un seul jet. Mais j'ai choisi le plan le plus naturel, et le cadre le moins étendu. Ce sujet est triste et sévère; on ne peut l'étendre sans dénaturer son caractère, et imposer au lecteur une contrainte pénible. Il ne s'agit point ici d'un roman historique ni d'un roman d'intrigue, où une grande variété d'incidents suspend le dénoû-

ment; c'est une leçon animée, un appel fait à la conscience du genre humain et à ce qui reste de mœurs quand les lois manquent ou sont corrompues.

Ces peintures ne sont pas l'ouvrage de la seule imagination; des malheurs véritables les ont inspirées. C'est pour cela que j'ose appeler l'attention sur elles. J'ai hésité longtemps à inscrire en tête de ces pages un titre que l'on n'eût pas compris il y a cinquante ans; mais notre siècle s'est habitué à de nouvelles idées et à un langage inconnu.

Ce n'est guère qu'à un frère que l'on peut dédier un livre exposé à

être si peu goûté; l'indulgence fraternelle me fera grâce.

Vous me pardonnerez même, mon cher ami, de m'être servi de vos lettres écrites des Antilles, pour essayer de donner un coloris local au récit que le jeune homme destiné à devenir le gendre du prêtre marié fait de ses aventures. Le succès que ces descriptions pourraient obtenir, grâce à vous, me fera moins de plaisir que je n'en éprouvais en rompant le cachet des lettres que vous m'adressiez de l'autre côté de l'Atlantique.

Paris, ce 22 juillet 1833.

P. S. — Si cet opuscule qui touche à des mystères sacrés avait été condamné par l'autorité qui en a le droit et à laquelle je suis soumis, je n'aurais point cédé aux instances qui m'ont été faites pour le réimprimer.

Paris, ce 25 mars 1863.

HUGON D'AUGICOUR POLIGNY.



c



TABLE ANALYTIQUE.





LE
PRÊTRE MARIÉ.

Un de mes amis avait l'habitude d'aller prendre les eaux dans les Pyrénées : il faisait plusieurs fois par semaine des excursions vers un petit village éloigné d'environ une lieue du bourg habité par les baignants. Ce hameau, épars sur le penchant d'une montagne, entouré de rochers et de

bois, présentait l'aspect le plus pittoresque. L'église et la cure formaient un groupe isolé. Des cabanes habitées par des familles de pasteurs étaient semées sur la lisière des forêts, sur la pente des collines et au bord d'un ruisseau dont les cascades faisaient retentir les échos d'alentour; une jolie maison dominait cet agreste paysage; elle avait devant elle un jardin que son maître cultivait lui-même.

En arrivant au détour d'un chemin raboteux qu'un rocher forçait à former un coude, on apercevait un homme d'environ soixante ans, taillant des arbres, labourant la terre, ou cueillant des fruits; la lecture et la prière interrompaient ses travaux champêtres; quelquefois il se mettait à genoux devant une croix de bois qu'il avait plantée

au milieu d'un groupe d'arbres; en lui la simplicité de l'extérieur s'unissait à une certaine distinction; sans rechercher les étrangers, il accordait volontiers la permission de visiter son modeste ermitage.

Mon ami eut le désir de se lier avec cet homme isolé, dont le cœur semblait garder le secret de quelques peines profondes. Depuis plusieurs années, il était admis dans sa retraite sans avoir rien appris de son histoire mystérieuse. Souvent il avait remarqué le soin qu'il mettait à prévenir toute espèce d'explication; cependant une si longue habitude de se voir avait fait naître l'intimité; à peine M. de B... était-il arrivé aux eaux, qu'il se hâtait d'aller visiter le solitaire de Saint-Estévan. Il ne le connaissait que sous cette

dénomination, et le curé du village, fort au fait des aventures de ce personnage, gardait sur tout ce qui le concernait un silence absolu. Mon ami, respectant leur secret, n'adressait ni à l'un, ni à l'autre, de questions indiscrètes; leurs entretiens avaient pour objet la religion et la philosophie, ou les détails de la vie champêtre.

Un rayon de lumière perça tout à coup cette obscurité. Le solitaire de Saint-Estévan allait cueillir sur les sommets des Pyrénées ces fleurs dont la nature embellit les régions élevées que ne souillent point les pas des hommes; il en avait composé un herbier magnifique. Mon ami s'était chargé d'en faire hommage de sa part à la maîtresse d'un pensionnat de jeunes personnes dans le nord de la France,

et le présent du solitaire fut reçu avec une émotion qui se trahit par les larmes. Le comte de B... ne voulut point pénétrer le sentiment dont cette jeune dame paraissait oppressée, et en rendant compte de son message à l'habitant des Pyrénées, il supprima les détails qui auraient sans doute rouvert les blessures de son cœur. Le présent de cet herbier n'était pas destiné à entretenir de simples relations de courtoisie ; des souvenirs profonds occupaient les deux êtres qui communiquaient ainsi. Étaient-ils doux ou amers ? C'est ce qu'on ne pouvait encore découvrir. En effet, la douceur fugitive des jours heureux qui sont évanouis, aussi bien que l'amertume de la vie, demeurent couverts d'une mélancolie touchante, comme d'un

nuage qui empêche de distinguer ces objets. L'expérience qu'avait faite M. de B... du caractère du solitaire, loin de rendre sa curiosité plus vive, l'avait modérée et la changeait en un intérêt véritable. Son amitié était presque devenue respectueuse ; le curé et les deux amis passaient ensemble des heures tranquilles. Un jour l'inconnu rapporta de ses longues excursions une branche de Rhododendron. « Voilà, dit-il à M. de B..., une plante qui manque à l'herbier de Mlle Parker ; c'est une des plus belles de ces contrées, je la lui destine.... pauvre Anna ! » En laissant échapper ces mots, le vieillard jeta sur une table de bois la fleur encore couverte de rosée ; il s'assit, fatigué de sa marche pénible, et plus encore du poids de ses pensées.

Après quelques moments de silence assez embarrassant à rompre, le solitaire prit le premier la parole : « Vous « avez accordé, dit-il à son hôte, vo« tre amitié à un inconnu dont vous « ignorez la vie presque entière. Il ne « vous a donné pour garantie des « sentiments que vous lui témoignez « que les jours qu'il passe sous vos « yeux dans cette solitude où vous « daignez le venir visiter. Combien « ne vous dois-je pas de reconnais« sance pour tant de confiance? et « comme si j'avais le droit d'exiger de « vous plus que vous n'exigez de moi, « je ne vous ai jamais ouvert mon « cœur. Il est vrai que parmi les « soixante années de ma vie, il en est « qui pèsent bien lourdement sur ma « tête; elles ne se sont pas toutes écou-

« lées ici entre ces rochers ! Je ne vous « cacherai rien, vous allez tout sa- « voir. Il est des noms que je ne pour- « rai prononcer, des scènes que je ne « pourrai raconter sans avoir le cœur « déchiré ; mais comment vous expri- « mer ce qui se passe dans les replis « les plus intimes de moi-même ? As- « sis près de vous, la douleur que j'é- « prouverai perdra son amertume. « Votre jugement sera sévère, mais je « lirai dans vos regards que vous êtes « compatissant.

« Il y aura bientôt quarante ans « qu'un évêque imposa ses mains sur « ma tête ; je suis prêtre !...

« Si jamais quelqu'un a pu se con- « vaincre que ce caractère est ineffa- « çable, c'est moi ; il a profondément « imprimé son sceau à l'innocence

« des premières années de ma car-
« rière; il a fait que mes fautes et
« mon repentir ne ressemblent ni aux
« fautes ni au repentir des autres
« hommes. Maintenant que je vous
« ai livré le grand secret de ma vie,
« il me coûte moins de vous dire le
« reste. »

Le vieillard prononça ces mots d'une voix assez basse et fit une pause, après quoi il continua avec plus de fermeté, comme un homme qui vient de surmonter une longue contrainte. Tout son récit remplit trois entretiens dont le comte de B... a marqué les intervalles; nous allons les reproduire d'après un manuscrit fidèle; c'est le solitaire lui-même qui va parler, et il nous restera peu de choses à ajouter.



I

Ainsi que la vertu le crime a ses degrés.
RACINE.

JE sortis, presque encore enfant, de la maison paternelle, où je ne voyais que des exemples de vertu, pour entrer dans une école distinguée, d'où je passai ensuite au séminaire. Ce que je faisais de bien ou de mal était proportionné à ce qu'on peut attendre d'un jeune homme assez exact à remplir ses devoirs, et dont l'imagination, naturellement calme plutôt que contenue, n'était point agitée par les im-

pressions qu'on éprouve en vivant dans le monde. Après avoir reçu les ordres, mes supérieurs m'envoyèrent dans une cure de campagne. Mon père n'existant plus, et mes frères et sœurs étant établis, ma mère vint demeurer avec moi. Sa santé languissante ne me permettait pas d'espérer de la conserver longtemps; elle mourut bientôt après ce nouvel établissement; avant de fermer les yeux, elle vit une dernière fois ses enfants réunis autour d'elle, et jeta un regard plein de tendresse sur celui de ses fils qui était entré dans le sacerdoce. La perte de ma mère me laissa sans appui; c'était pour moi une autorité et un exemple domestique que rien ne pouvait remplacer : aussi je crus chanceler quand je commençai à agir sans n'avoir plus

à rendre compte de mes actions qu'à moi-même.

La révolution éclata presqu'au moment où je fus affligé de ce malheur; mais les liens qui existent en si grand nombre dans l'état que j'avais embrassé m'entouraient de tous côtés; j'avais près de moi un prêtre éclairé qui jouissait d'une grande considération; lorsqu'il fut question de prêter serment à la constitution civile du clergé, il refusa avec fermeté; bientôt il fut obligé de quitter sa cure et d'émigrer. J'étais dans une position différente; ma paroisse était petite, reculée et habitée par des villageois fort étrangers aux troubles qui affligeaient le royaume; grâce à cet isolement, un temps assez long se passa sans que je fusse inquiété. J'entretenais une cor-

respondance avec l'ecclésiastique dont je vous ai parlé; il m'arrivait du lieu de son exil des lettres admirables pour me fortifier dans les résolutions où il m'avait laissé; malgré les périls et les fatigues, une femme douée d'un courage incomparable nous servait d'intermédiaire.

Elle s'appelait Ludivine; je vois toujours devant moi cette paysanne intrépide cachant sous ses habits grossiers une âme élevée et un cœur si ardent; elle passait et repassait sans cesse la frontière, hasardant tous les jours sa vie, pour porter un billet ou quelque petite somme destinée à secourir d'infortunés proscrits. On ne savait ce qu'il fallait le plus admirer en elle, de son courage, de son zèle infatigable, ou de sa merveilleuse adresse.

Elle connaissait tous les sentiers des bois, tous les creux des rochers. Elle savait mille ruses ingénieuses dont le succès lui paraissait infaillible, malgré les hasards les plus dangereux. Tantôt elle passait au grand jour à côté de ceux qui l'attendaient pour la saisir, les trompant par son air confiant et assuré, tantôt elle se glissait dans l'ombre comme ces hôtes des bois, craintifs et circonspects, habitués aux poursuites des chasseurs, et redoutant à chaque pas de tomber dans leurs piéges. Durant ces longues marches, elle avait certaines stations où elle prenait un peu de repos. De braves campagnards gardaient ses secrets; des mères de famille courageuses comme elle recevaient ses confidences. Elle était l'âme de mille entreprises hardies

et désintéressées, où éclatait le dévouement d'un peuple fidèle à ses principes et sensible à l'infortune. Dépositaire d'une multitude de messages divers, non-seulement on lui confiait des lettres; elle était souvent une lettre vivante et parlante, mais discrète, mais prudente à toute épreuve.

Jusqu'alors, elle n'avait jamais eu l'occasion de faire aucun essai de l'intrépidité et de l'art qu'elle déployait à tous les instants: elle avait soudain déposé le fuseau de la ménagère et la houlette de bergère pour servir de lien entre une colonie nombreuse d'exilés et leur malheureuse patrie. Ludivine ne se doutait point de son héroïsme, et l'ignorance où elle était d'elle-même en faisait un être plus parfait, plus pur et plus ac-

compli : toute sa célébrité ne consistait qu'en confidences timides faites à l'oreille de ceux qui étaient dans la nécessité de recourir à son dévoûment; plusieurs même ne connaissaient que le son de sa voix et les traits de son visage, sans savoir quels étaient son pays natal et son nom. A la chute du jour, dans la saison des frimats, ou au plus fort d'un orage, elle venait frapper à la fenêtre de mon presbytère. J'accourais à ce signal convenu : la fidèle messagère entrait sans bruit, un rayon de joie brillait dans ses yeux et passait dans mon âme, elle me donnait le papier humide et tout froissé sur lequel mon guide avait écrit quelques lignes pleines d'une charité ardente. Je les lisais pendant que Ludivine faisait sécher ses

vêtements mouillés à la flamme de mon foyer.

Jugeant tout le progrès des événements qui allaient entraîner la France dans un abîme, il prévoyait que tôt ou tard je serais placé dans l'alternative du serment ou d'une prompte retraite; c'est cette extrémité fatale qu'il souhaitait que je prévinsse, et il mettait dans ses exhortations une sollicitude qui marquait combien il savait apprécier le danger toujours croissant de ma position. Je luttais péniblement contre ces conseils, mais l'issue de la lutte était décidée au fond de mon cœur; j'étais résolu à rester; je me flattais, en me reposant sur la force de mon caractère, ou bien en comptant sur la cessation des troubles. Dans l'intervalle, notre corres-

pondance fut interrompue; l'exilé fut obligé de s'éloigner davantage; la distance et les événements politiques élevèrent entre lui et moi une barrière désormais impossible à franchir.

La plupart des cures de nos villages étaient désertes; çà et là quelques prêtres assermentés s'étaient installés dans les presbytères abandonnés par les titulaires légitimes. Parmi ces intrus, il en est un qui chercha à se lier avec moi. J'éludai longtemps des relations qui répugnaient à mes sentiments; à la fin, ses importunités l'emportèrent; il m'ouvrit sa maison, je lui ouvris la mienne. Nous évitâmes d'abord tout entretien sur les sujets qui nous divisaient; insensiblement cette restriction fut levée; il tenta de m'expliquer les motifs du serment qu'il avait, di-

sait-il, consenti à prêter. Il m'assura qu'il pensait au fond comme moi, mais qu'il avait cru devoir faire le sacrifice de ses opinions pour ne pas laisser éteindre le ministère sacerdotal dans sa patrie. Je ne goûtais pas des raisons que combattaient les enseignements de l'homme dont je regrettais la perte. Cependant j'écoutais volontiers les explications de ce dangereux ami, et j'étais prévenu en sa faveur par la loyauté apparente de ses intentions. Je ne savais point ce que j'ai appris plus tard, qu'il s'était engagé dans la fausse voie où il marchait avec tant de confiance, et dans laquelle il voulait m'entraîner, par suite d'un acte d'insubordination qu'il avait commis au moment où l'orage allait fondre sur le clergé.

Triste et combattu par tant de flots contraires, j'étais alors placé entre deux étranges spectacles.

La courageuse Ludivine me visitait de temps en temps, quoiqu'elle ne m'apportât plus aucune lettre. Elle me donnait des nouvelles du clergé de mon diocèse, et de ses chefs réfugiés sur une terre étrangère. Avec son patois montagnard et son esprit sans culture, elle me traçait une description animée de la vie des prêtres de l'église de France. Mon évêque ne portait plus les marques de sa dignité. Sa croix épiscopale, suspendue à un cordon d'or tout usé, paraissait à peine à travers les plis de ses vêtements entr'ouverts. Il n'avait ni chapelle, ni ornements, ni vases sacrés. Un vieux domestique l'avait suivi; il couchait

sur un matelas étendu chaque soir dans un vestibule obscur qui précédait la chambre de son maître : cette chambre était à la fois la cathédrale et le siége du conseil épiscopal de cet évêché errant; à toute heure elle était ouverte; la foule des prêtres s'y pressait pour demander des ordres et recevoir du pain. C'était là que se distribuaient les aumônes reçues de France et les dons offerts par les étrangers, même par des ministres protestants dont la générosité s'élevait au-dessus des préjugés de leur secte.

Les simples prêtres étaient entassés dans deux ou trois petits villages voisins. Ils vivaient en commun, si l'on peut donner le nom de vie commune à ces repas qui, pendant les trois quarts de la semaine, ne se composaient que

d'eau, de pain et de légumes grossiers. Les élans du zèle apostolique signalaient souvent cette troupe sacrée. A chaque instant disparaissaient quelques-uns des vaillants champions. A la première inspiration de leur charité, à la moindre prière venue de l'autre côté de la montagne qui les séparait de la France, ils allaient demander à leur évêque la permission de se rejeter dans le gouffre d'où ils étaient sortis. S'élevant au-dessus de toute prudence humaine, ils partaient avant l'aube du jour, franchissaient rapidement de vastes espaces pour assister un mourant, bénir un mariage, baptiser des enfants et célébrer les saints mystères, comme les prêtres de la primitive Église, dans l'épaisseur des forêts, au fond de nouvelles catacombes. Quel-

ques-uns, après avoir échappé à mille dangers, revenaient dans leur asile; d'autres, plus heureux, car tel était le langage d'un zèle jaloux, ne reparaissaient plus. Les chances de mort se multipliaient à mesure que la révolution devenait plus violente.

Tandis que cela se passait ainsi hors des frontières, nous avions en France une nouvelle Église et un nouveau clergé. Tous les souvenirs de l'ancienne histoire de la religion étaient abolis avec la tradition et la discipline. Le titre du siége de mon diocèse était changé avec ses limites antiques tracées d'après la circonscription d'une province romaine; ce territoire morcelé portait le nom de je ne sais quelle rivière.

Des artisans grossiers, des laïques

ignorants et passionnés avaient élu pour évêque un prêtre dont l'instruction fausse et l'orgueil indomptable rendaient l'égarement sans remède. Un esprit sophistique l'avait constamment dirigé : il employait ses connaissances à justifier des erreurs; non-seulement il voulait en imposer à ses adversaires par ses arguments spécieux, mais il réussissait à s'éblouir lui-même, et sa conscience erronée lui inspirait pour le système qu'il avait adopté la plus entière confiance.

Tout ce que le siége qu'il occupait avait perdu de gloire, tout ce que sa position peu respectée et souvent humiliante lui ôtait de dignité, paraissait à cet homme annoncer un retour vers le siècle des apôtres, dont tous les sectaires ne manquent pas de se for-

mer une image fantastique sans modèle dans le passé, sans application dans l'avenir, et bonne seulement à troubler le présent.

Son clergé était composé d'un petit nombre de moines infidèles à leurs règles et de prêtres entraînés dans le parti révolutionnaire. Un évêque dont le pouvoir était aussi caduc ne pouvait faire observer la discipline à un clergé si peu orthodoxe; les désordres du siècle pénétraient donc de toutes parts dans ce bizarre amalgame ecclésiastique dont les éléments n'avaient pas plus de force que d'unité. Les nouveaux sujets admis aux ordinations ne présentaient pour garantie ni études, ni épreuves, ni vocation; et si, malgré toutes les préparations requises et l'exercice complet des pou-

voirs hiérarchiques, il se glisse encore dans le sacerdoce quelques individus indignes d'en approcher, que penser de ce temps où l'accès en était ouvert indistinctement ? Le troupeau était digne du pasteur ; une partie de la population repoussait les prêtres intrus ; d'autres se moquaient de toute religion sans distinguer entre la véritable et le schisme ; enfin un petit nombre de fanatiques mêlaient les pratiques chrétiennes à toutes les fureurs de l'esprit de parti, race absurde et opiniâtre, prête à verser le sang innocent, et qui en effet l'a versé plus d'une fois sans scrupules ni remords.

L'ensemble de ce tableau ne se présentait pas alors à mes yeux. Si j'avais pu contempler, comme je le fais maintenant, la réunion entière de

tous ses traits, jamais, j'ose encore le croire malgré tous mes malheurs, jamais je ne me serais exposé au torrent qui allait m'engloutir. A ne juger mon état que d'une manière purement humaine, il est probable que si l'on m'eût fait éprouver quelque contrainte violente, mon caractère se serait soulevé contre mes oppresseurs, et ma fidélité à mes devoirs aurait été intacte; mais il n'en fut pas ainsi, on ne m'attaqua point de front, une liberté complète me fut laissée, des égards même me furent prodigués; on pensa qu'en me ménageant on pourrait tirer parti de moi, et rallier à l'étendard constitutionnel quelques villageois de plus; tous les efforts de mes nouveaux amis tendaient vers ce but, ils ne réussirent que trop.

La prestation de serment me fut présentée comme une simple formalité qui garantissait l'exercice de mon ministère. Quoique j'eusse déjà franchi un très-grand intervalle, ce dernier pas n'était point encore fait, c'était le plus difficile et le plus effrayant; je repoussais, je différais, j'employais tour à tour les raisons et les prétextes, mais l'ennemi pénétrant et habile m'ôtait tout moyen d'échapper. Le jour fut désigné, un officier municipal arriva pour rédiger l'acte; je voulais insérer des réserves dans le corps du procès-verbal, on me répondit qu'on ne pouvait rien y intercaler d'étranger; je voulus ajouter quelques mots avant ma signature, on me dit à l'oreille qu'il suffisait d'écrire ce que je voulais spécifier, à la marge ou au

bas de l'acte; mais quand j'eus signé, la plume me fut comme arrachée, l'officier municipal mit précipitamment l'acte dans sa poche, on m'entraîna, on me félicita. Un des spectateurs, celui qui avait eu la plus grande part à cette démarche, plus perfide que les autres, entreprit de calmer tous mes scrupules soulevés dans cette séance douloureuse, avec une éloquence amicale et persuasive, qui entrait dans mes sentiments pour mieux en triompher. Il faisait nuit quand nous sortîmes de la maison où cela se passait, j'allai ensevelir dans mon presbytère deshonoré ma honte et mes remords.

Je fus abandonné de ma paroisse, fidèle à l'ancienne foi; l'intérieur des familles où j'étais reçu jadis avec

bonheur se ferma pour moi. La faiblesse, une fausse prudence, des motifs humains avaient causé ma faute ; elle s'aggrava insensiblement par l'orgueil irrité, si voisin de la honte qui me dévorait en secret. Moi, si coupable, je rendis mépris pour mépris : lorsque Ludivine reparut après ma chute, elle m'accabla de ces reproches que la franchise populaire rend si poignants. Je n'y tins plus, je chassai de chez moi celle dont la présence m'humiliait, et je cherchai dès lors la paix qui me fuyait, en m'éloignant de tout ce que j'avais aimé et honoré, en me rapprochant de tout ce que j'avais abhorré.

Ce n'était pas sans regarder en arrière que j'avançais dans le mal. Souvent d'un instant à l'autre je n'étais

plus le même homme, tantôt très-près, tantôt très-loin du repentir ou du crime; quand j'examine en moi-même la nature humaine flottant entre le bien et le mal, je ne me lasse pas d'admirer combien d'effets différents l'expérience oblige de rapporter aux secrètes opérations de la grâce. Mais pourquoi cette réflexion mêlée à mon récit? Je n'ai plus de refuge que dans la simplicité de la foi et la profondeur de mon repentir. L'humble langage d'un prêtre qui a abandonné son état doit toujours faire oublier qu'il fut destiné à enseigner les autres.

Toute la vertu de mon ministère s'évanouissait; je n'étais plus qu'un parleur de morale sans sanction; les anneaux de la chaîne qui attachaient à un pouvoir suprême ma délégation

sacerdotale se trouvaient brisés, et les sacrements que j'administrais n'étaient, relativement à leur dispensateur, qu'une formule sainte dont il abusait. Portant à l'autel un front humilié, j'avais tous les torts d'un ministre d'une secte morte et corrompue, sans posséder aucune des vertus d'un laïque. Je ne savais ce que j'étais aux yeux de Dieu et des hommes; en un mot, je végétais comme ces rameaux flétris séparés de leur tronc, et que l'on foule aux pieds.

En vérité, c'est pitié de voir ce que deviennent le jugement et le sens commun de ceux qui abandonnent les premiers principes, toute la perspective de choses divines et humaines change pour leurs yeux. Mon esprit était vain et curieux, le choc des évé-

nements m'étourdissait, je n'avais plus d'existence à moi ; je parcourais haletant le cercle des jours, jugeant de tout avec la dernière imprudence, formant des espérances chimériques, des vœux bizarres, que l'événement démentait toujours, sans que je fusse jamais guéri de mon inexpérience et de ma présomption. Je passais sans m'en douter par tous les degrés de misère qui peuvent affliger le cœur humain, pour arriver enfin au même point que ceux qui m'avaient poussé dans le chemin où je marchais les yeux fermés.

J'étais alors au moment d'être témoin d'une scène qui aurait dissipé mes illusions, si les mobiles humains, tels que l'honneur, cet intérêt touchant, ces émotions qui ébranlent

l'âme à la vue d'un dévouement ou d'un sacrifice généreux, avaient suffi pour m'aider à repousser le fardeau dont j'étais accablé. Un des habitants du village devint malade ; il était de ceux qui avaient marqué leur opposition au schisme, en rompant avec leur pasteur tombé ; il avait été mon ami, j'allai lui offrir les secours de mon ministère, il me reçut froidement. Le malade me déclara même en termes peu équivoques que j'avais perdu sa confiance. Je persistai sans en obtenir le retour, et m'aperçus bientôt que la famille s'était ménagé d'autres services que les miens.

Déjà plusieurs fois j'avais été sur les traces d'un ecclésiastique étranger, qui venait exercer clandestinement son ministère dans ma paroisse : je

voulus savoir qui il était et d'où il venait. Il m'était impossible d'arracher l'aveu d'un tel secret; je feignis donc de tout savoir, je racontai des détails imaginaires, mais qui par hasard se trouvèrent avoir du rapport avec l'histoire véritable du prêtre. La famille m'écoutait avec une anxiété visible, tremblant que ce mystère ne fût découvert. Je jouissais avec un plaisir perfide du succès de mon stratagème, lorsque tout à coup j'entends soulever un lambris : un homme d'environ cinquante ans sort d'un enfoncement pratiqué dans la muraille; il était pauvrement vêtu; mais lorsqu'il découvrit sa tête, je reconnus que s'il parvenait à se déguiser en changeant d'habits, il ne pouvait effacer en lui des traits caractéristiques.

Calmant d'un geste le mouvement de la famille, il vint à moi d'un air tranquille : « Monsieur, me dit-il, nous « nous sommes connus autrefois : j'o- « béis à l'ordre de mes supérieurs et « à la voix de ma conscience, en ve- « nant ici remplir une mission qui « peut vous choquer, mais je compte « assez sur votre générosité pour es- « pérer qu'il n'en résultera aucun « mal pour cette famille qui m'a reçu. « Dans tous les cas, s'il fallait porter « la peine de cette démarche, c'est « moi seul que doivent atteindre les « rigueurs. Je vais sortir d'ici, et je « vous donne ma parole que lorsque « j'aurai la certitude de ne plus com- « promettre mes hôtes, je me laisserai « arrêter. »

Le malade entendant la voix du

prêtre et la mienne, avait recueilli ses forces : il sortit de son lit, et se traîna vers la chambre où nous étions; ses fils prenaient déjà une attitude fière et martiale, tandis que deux jeunes filles de douze à treize ans, sanglotaient dans l'embrasure d'une fenêtre.

Ma confusion était extrême, ma langue se collait à mon palais; j'aurais voulu rentrer sous terre comme ces reptiles que les oiseaux du ciel poursuivent du haut des airs. Loin de m'accabler davantage, le prêtre, voyant mon embarras, s'abaissa presque à mon niveau, et détourna l'image terrible qu'il m'avait d'abord présentée. C'était lui, proscrit, qui me donnait un peu de force et d'encouragement : je balbutiai quelques paroles sans suite, que j'ai oubliées. Afin

d'adoucir ce que cette entrevue avait de pénible et d'humiliant pour moi, il fit sortir toute la famille.

Demeuré seul avec moi, le prêtre émigré conserva toute sa supériorité ; il connaissait trop bien le cœur humain, et l'esprit de la religion, pour essayer de me ramener par de longs raisonnements. L'onction de ses paroles ne se répandit pas en vain sur moi, et j'en ai ressenti l'effet lorsqu'est arrivé le terme de mes longs égarements. Je l'entendis développer avec une noble simplicité, tout le plan de sa mission apostolique, et ce tableau formait un contraste absolu avec la manière dont j'exerçais mon ministère abâtardi. Il me dit qu'après avoir reçu la confession du malade, il allait le communier, et que je pouvais en

être témoin. « Ce bon bon vieillard, « ajouta-t-il, ne pourrait plus long- « temps prolonger son jeûne. »

A ces mots, je fus conduit dans la chambre voisine; on y voyait une petite table couverte d'une nappe blanche, avec deux chandelles, dont l'une était sur un chandelier de bois, et l'autre dans un vase de terre. Les enfants et les petits enfants entrèrent bientôt après : tous les yeux étaient fixés sur moi, on ne comprenait pas que je fusse présent à une pareille cérémonie. Ces préparatifs achevés, le prêtre adressa une courte allocution au malade et quelques mots d'édification à la famille; ensuite, tirant de son sein une boîte, il se mit à genoux avec toute l'assistance, adora pendant un moment, se releva, prit une hostie

consacrée, et la porta au malade, affaibli par l'émotion qu'avait causée la scène précédente et les efforts qu'il avait faits. Moi, son pasteur légitime, moi, qui avais été son ami, j'étais prosterné au pied de son lit, cachant mon visage dans mes mains ; la révolution ne m'avait point permis de garder les marques de mon état, malgré les concessions que je lui avais faites : presque rien à l'extérieur ne me distinguait de mon collègue fugitif, je dirai presque du pontife mystérieux qui consommait alors le plus saint des actes de la religion dont j'étais devenu l'indigne ministre !

Au reste, c'est l'instant où j'éprouvai les seuls sentiments justes et vraiment naturels qui m'eussent affecté depuis que le schisme m'avait en-

glouti, j'étais presque pénitent. Je conversai encore quelque temps avec le prêtre, il fallut ensuite nous séparer pour éviter les soupçons qui pouvaient se fixer sur lui. L'infatigable pasteur se devant à un immense troupeau dispersé, ne pouvait s'occuper exclusivement de moi. Nous étions à la veille de la fête de Pâques, il me dit qu'il devait la célébrer cette nuit même au milieu d'un peuple nombreux, et m'expliqua comment je pourrais assister à la cérémonie qui devait se passer dans l'ombre.

A une demi-lieue de mon village, il existait dans les bois une abbaye antique, dont les moines avaient été dispersés et les propriétés vendues. Un homme des environs avait acheté l'église et les bâtiments; toute cette

enceinte demeurait déserte, ainsi que deux maisons voisines dépendantes du monastère, dont l'une était destinée aux fermiers, et l'autre servait d'hôtellerie pour les étrangers qui venaient jadis visiter l'abbaye. Depuis qu'elles avaient passé en des mains profanes, ces deux maisons étaient fort délabrées ; les champs mal cultivés par le nouveau propriétaire tombaient en friche, il n'y avait plus ni curieux, ni pèlerin qui suivissent cette route fréquentée pendant tant de siècles, une partie des bâtiments de l'abbaye était abattue, le reste n'étant point entretenu, paraissait abandonné aux ravages du temps. La masse solide de l'église abbatiale était seule intacte, on avait respecté ce saint édifice ; la porte en était soigneusement fermée ; l'inté-

rieur n'avait éprouvé aucune dégradation : les autels, les tableaux, les statues conservaient tout leur éclat, seulement l'orgue se taisait, et les cierges étaient éteints, comme si les religieux venant de cesser leur office sommeillaient dans leurs cellules. Cette conservation était due à un reste de respect que gardait le nouveau propriétaire pour une église qu'il avait vue florissante. Sa fille, douée d'une piété vive et sincère, faisait tous ses efforts pour l'entretenir dans ces dispositions. Quiconque a vécu dans ces temps extraordinaires, sait que les extrêmes se touchaient sans cesse ; il ne faut donc pas s'étonner si, de l'aveu même de celui qui avait acheté l'abbaye et consommé son abolition, le culte secret de la vraie reli-

gion se rétablissait presque immédiatement dans l'église dont il était devenu le maître.

D'après ce qui était convenu entre le prêtre et moi, je partis vers neuf heures du soir pour l'abbaye ; je rencontrai un grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfants, allant isolément ou par petites bandes vers le même but ; cette marche se faisait en silence, à peine les pas des villageois retentissaient-ils sur le sol qu'ils foulaient avec rapidité. La lune dans son plein brillait au firmament, annonçant la pâque au peuple fidèle : de grandes ombres et de longs rayons de couleur blanchâtre décoraient le faîte, les tours, les portiques et les arceaux de la basilique ; à mesure qu'on approchait, la foule silencieuse débouchant

par tous les sentiers, devenait plus épaisse, la porte principale de l'église était close, on ne pénétrait que par de basses et étroites ouvertures latérales. Tous ces chrétiens entassés, se rangeaient pourtant sans bruit et dans un ordre parfait, les femmes et les enfants occupaient avec les vieillards le centre de l'assemblée et les tribunes, tandis que les plus forts et les plus hardis se plaçaient aux portes et sur les côtés, comme un bataillon qui veille. Non-seulement on semblait se tenir prêt dans l'église à tout événement, mais au dehors une centaine de courageux jeunes gens distribués à des postes avancés, devaient se relever alternativement pendant la nuit sainte, surveiller les approches de l'abbaye, examiner tout ce qui se présente-

rait, et repousser au besoin les attaques.

Je passai avec les membres de la famille chez laquelle j'avais vu le prêtre qui devait officier. Comme dans une ruche, dont l'essaim entier compose un miel exquis avec le suc des fleurs qu'il a recueilli, un bourdonnement solennel et religieux s'échappait de l'église ; ses fenêtres étaient garnies de lambris et d'étoffe pour intercepter la lueur des flambeaux qui brûlaient dans l'intérieur ; une illumination brillante faisait ressortir les antiques ornements de cette église somptueuse, et éclairait la multitude la plus recueillie, la plus heureuse, la plus ravie qu'on pût voir. Enfin les chants de triomphe de l'office pascal commencent, l'orgue immense, jadis

touché par des mains savantes, obéit sans trop de résistance aux efforts d'un jeune musicien encore peu expérimenté, et l'*alleluia* parti du fond de tant de cœurs, résonne sous les voûtes du temple.

Je vis alors s'accomplir presque tous les actes les plus importants de la liturgie catholique ; l'exacte régularité qui pouvait manquer dans les formes du culte était suppléée par l'appareil d'une piété extraordinaire, un sentiment de nécessité pressante, un avant-coureur du martyre. Mille détails rappelaient fidèlement la primitive église ; les cérémonies, qui, dans l'ordre habituel du service divin, ne sont plus que commémoratives, s'observaient alors comme il y a dix-huit siècles, les circonstances avaient ra-

mené à leur antique institution, et deux âges séparés par un prodigieux intervalle, paraissaient se toucher. J'assistai au baptême des adultes, les sacrements suivant le cours des années de ceux qui les recevaient, des confessions furent entendues, des mariages furent bénis, la confirmation même fut administrée, ainsi que la discipline l'autorise dans les cas extraordinaires.

Lorsque cette dispensation fut terminée, la messe commença, on apporta dans une corbeille enveloppée d'un voile blanc, le pain azyme, préparé par les mains de quelques jeunes villageoises, et offert à l'autel comme l'auraient présenté les Agathe et les Perpétue dans les catacombes. Le prêtre, épuisé de fatigue, prêcha

encore après l'évangile, l'assemblée chanta en chœur des cantiques vulgaires pendant la communion, qui fut générale. Il était quatre heures et demie du matin quand je quittai l'église, d'où la foule semblait s'écouler avec peine; je ne revis plus le prêtre, il avait hâte d'achever sa course évangélique; en effet le temps pressait, dix-huit mois après il périssait sur un échafaud!

De tous ceux qui assistèrent à cette pâque incomparable, j'étais celui qui par la nature de ses études et de ses réflexions pouvait en comprendre plus intimement le grand caractère; une seule nuit m'avait fait passer en revue toute la majesté de la religion dans ses plus grandes vicissitudes; les émotions qui arrivaient à mon

âme semblaient devoir se multiplier par le moyen des connaissances acquises, je pouvais comparer les temps anciens et modernes, généraliser mes idées, mais, ô néant de la science, il n'y avait pas un de ces villageois qui ne fût plus chrétien que moi !

Tout ce que je rapportai de cette expérience fut un dégoût immense pour l'espèce de ministère que j'exerçais : quelques heures après il me fallut célébrer la messe de ma paroisse, quelle messe ! quelle assemblée ! quelle lamentable fête après ce que j'avais vu? En vain la cloche retentissait, mon église était au trois quarts vide, je retardai de commencer, mais personne n'arrivant plus, et les assistants commençant à murmurer, je me traînai enfin découragé, abattu, de la

sacristie à l'autel. Comme c'est ici la dernière messe que je célébrai, il faut vous retracer ce qui se passa entre le ciel et moi.

Vous connaissez l'ordre magnifique des prières et des cérémonies, que depuis les premiers siècles l'Église a jointes à *la fraction du pain*. Chaque jour dès l'aube matinale, il se répète mille fois dans les deux hémisphères, en de çà et au de là des tropiques, sous le ciel où brille l'étoile polaire, sous le ciel encore où étincelle la croix du sud. Mais les merveilles de la religion comme celles de la nature, sont rarement contemplées par des yeux attentifs. Ce qui est admirable dans le développement général du christianisme, c'est la manière dont une religion qui s'étend à tout le ciel et à

toute la terre, à l'éternité comme au temps, se trouve néamoins comprise tout entière dans chaque partie de son culte, dans chaque point de ses pratiques, dans chaque mot de prières qu'elle propose aux fidèles. Elle se porte ainsi avec abondance au secours de toutes les misères, et pénètre en entier dans nos plus douloureux secrets avec ses témoignages et ses espérances. Cette religion se trouve renfermée dans la messe à un degré infini. Hélas ! je ne pouvais plus trouver en cet acte auguste rien qui me fût applicable comme simple fidèle, à plus forte raison comme prêtre célébrant ; je ne me rapprochais de nos tabernacles que pour mieux voir l'abîme qui m'en séparait. Non-seulement tout ce que j'allais réciter, tout ce que j'allais

faire était stérile, mais le remède se changeait en poison mortel, et mon ministère corrompu se tournait contre moi-même.

Je commençai donc ce dialogue qui sert d'introduction au mystère, et que David a rempli de toute la grâce de l'innocence et de la poésie ; je commençai parce que j'avais devant moi un autel, et derrière moi une assistance distraite et exigeante, à qui il fallait cependant un rite d'habitude. Surchargé, en montant vers la table sainte, de tout le poids de la confession dont j'avais récité la formule, vainement l'Église mit dans ma bouche cette exclamation qu'elle a voulu conserver en langue grecque, comme pour mieux marquer l'universel besoin de la miséricorde divine pour

tout le genre humain, je me trouvais devenu un être d'exception, un je ne sais quoi à part de la chrétienté entière.

Que dire du chant d'allégresse qui suit immédiatement? Je ne savais pas mieux glorifier Dieu, que me repentir de mes fautes; pasteur infidèle d'un troupeau que j'avais égaré, en vain j'essayais de prier pour lui et pour moi, et quand selon ma charge sacerdotale, je voulus lui relire le fragment des lettres des apôtres et de l'histoire du Christ, ma langue ne prononça plus que des lettres mortes, l'esprit qui a dicté les Épîtres et les Évangiles s'était retiré de moi: l'homme restait seul dans la solitude effrayante des fautes qu'il avait faites et de celles qu'il allait faire, perdant sa liberté, depuis le choix funeste

qu'il avait fait, esclave du mal, nouvelle puissance qui grandissait au fond de son cœur, ne sachant plus réparer ses erreurs que par de nouveaux crimes.

Après la récitation du symbole, tous les préliminaires du sacrifice sont terminés, l'action sainte se serre et se précipite, il me fallut verser le vin et l'eau dans le calice et offrir ces éléments avec le pain ; ma voix se fit entendre comme à l'ordinaire, en récitant la préface, dernière prière où le prêtre semble encore communiquer avec la terre. Mais voici le temps où un progrès de merveille doit s'accomplir dans le silence, bientôt je fus seul avec moi-même ; à l'expiration du chant sacré de l'Hosanna, qui semble se perdre dans l'immensité de l'éternel, je vis devant moi la matière du sacri-

fice; que pouvait-elle devenir? Elle n'avait point été bénite par le prêtre, elle ne pouvait être acceptée par le Ciel; j'abolissais le sacrifice autant qu'il était en moi; le sacrificateur se renonçait lui-même, comment la victime pouvait-elle paraître? O moment terrible! toutes les parties du sacrifice se tiennent d'une façon admirable; mais il y a une distance infinie entre tout ce qui précède et le canon; la foi seule peut la franchir. Le sacerdoce, alors, devient plus que royal, il est pour ainsi dire divin, par une participation ineffable. La révérence due au sacrement est si grande, on est tenu envers Dieu lui-même d'une obligation si étroite qu'il ne faut rien interrompre, rien différer, rien suspendre, le ministre ne s'appartient

plus à lui-même ; chose extraordinaire, il découvrirait tout à coup dans sa conscience une souillure profonde, qu'il est obligé de continuer et de tout accomplir avec la garantie d'un acte intérieur de repentir.

La bénigne prière qui ouvre ce période auguste et commence par ces mots : *Te igitur clementissime Pater, nous vous prions donc en toute humilité, Père très-miséricordieux*, me parut menaçante, j'hésitais à la prononcer ; j'avançai cependant au hasard. Vous êtes-vous trouvé quelquefois devant ces chefs-d'œuvre d'un Michel-Ange, d'un Raphaël, où sous les voûtes du Vatican se trouve assemblée toute la gloire de l'histoire sacrée et des mystères chrétiens? Autant la puissance de la religion est supé-

rieure à celle de l'art, autant le cercle prodigieux qui enveloppe le prêtre, après qu'il a fait la commémoration des vivants, est élevé au-dessus de toutes les comparaisons humaines. Quand placé au dernier rang de l'assemblée des fidèles, tout le corps incliné vers la terre j'ose suivre de très-loin le prêtre dans cette action sublime, je me souviens d'avoir porté à l'autel un cœur pur; mais je n'oublie pas non plus qu'une dernière fois j'y étais monté, et qu'arrivé à ce point du sacrifice, je n'avais pu soutenir la majesté de la dernière prière où tout le christianisme est invoqué dans la personne de la Vierge, des Apôtres, des Martyrs et des Saints, pour assister à l'oblation qui va se faire.

Déjà je tenais l'hostie entre mes

mains, déjà ma bouche s'entr'ouvrait pour prononcer les paroles de l'institution divine : mes lèvres contractées se serrèrent tout à coup, les moments s'écoulaient, je fléchis machinalement le genou, j'élevai devant le peuple ce qui n'était que du pain.... Lorsque je fus obligé de passer à la consécration de la coupe, mon crime et mes douleurs m'auraient étouffé, si ma faiblesse n'avait pas émoussé d'aussi violentes atteintes ; je roulais d'abîme en abîme ; j'étais sourd, jétais aveugle, j'étais muet ; la coupe ne cessa pas de contenir du vin.... Peut-être, me suis-je dit souvent, peut-être plus d'un prêtre coupable, ou près de renoncer à son caractère, aura-t-il fait comme moi, et par une fausse pudeur choisi, entre toutes sortes de sacrilé-

ges celui qui aura paru le moins criminel à sa conscience troublée ; mais jetons un voile sur tous ces mystères d'iniquité : il ne m'est pas permis de m'occuper des autres.

Voilà comment finit mon sacerdoce, c'est ainsi que je me dépouillai moi-même de mon caractère au milieu de l'acte le plus saint de la religion. J'aurais voulu sur-le-champ descendre de l'autel, répandre le pain et le vin sur le pavé du temple, jeter loin de moi les vêtements sacrés et m'enfoncer comme un homme éperdu dans le labyrinthe du siècle ; mais après avoir abjuré mes devoirs, je fus obligé d'être la victime d'un reste de bienséance, et j'endurai toute cette partie du sacrifice qui n'est qu'un chant d'actions de grâce. Ah Dieu!

que ces nobles accents déchiraient ma poitrine! Ces souhaits de paix, de charité, de bonheur céleste retombaient comme des carreaux brûlants sur celui qui était condamné à les faire entendre en dépit de lui-même!

Quelques heures après, un agent public arriva avec l'ordre de fermer l'église; toutes les apparences de culte public cessèrent presque au moment de mon apostasie.

Mais quel étrange contraste n'offre pas le cœur de l'homme! j'avais franchi bien des barrières; rien ne semblait désormais me devoir coûter, eh bien! quand je fis, ce jour même, mes préparatifs de départ pour quitter le presbytère, je demeurai saisi de douleur à la vue du calice et de la patène que ma mère m'avait donnés, et dont

je me servais depuis mon ordination; tantôt je les prenais dans mes mains, parcourant ma chambre à grands pas, tantôt je les posais sur une table et je m'agenouillais devant les vases sacrés, en répandant des larmes; le touchant souvenir d'une mère se mêlait à celui des engagements pris au pied des autels; la pieté filiale pénétrant mon cœur, s'associait aux pensées de la religion, pour ranimer l'ardeur éteinte de mes anciennes promesses cléricales. Je ne voulais pas abandonner ce calice, je ne voulais pas non plus l'emporter, je craignais pour mes fautes un témoin muet: le dirai-je? ma piété se changeait en superstition. Je redoutais ce calice, soit qu'il fût éloigné, soit qu'il fût près de moi.

Dans mon anxiété une idée me vint,

je la saisis comme un trait de lumière : lorsqu'aucun soin matériel ne me préoccupa plus, lorsque vers le soir je sortis de la cure pour me retirer au loin pendant la nuit, je pris avec moi ce calice et cette patène, je les enfermai dans un coffre épais, ensuite je me rendis au cimetière, je pris la bêche qui servait à creuser les fosses, j'allai au pied de celle de ma mère, (ici les pleurs suffoquant le vieillard, l'empêchèrent longtemps de continuer), j'allai au pied de celle de ma mère, j'ouvris le sein de la terre pour y enfouir le dépôt qu'il était au-dessus de mes forces de garder. Il me semble encore entendre un bruid sourd, un lugubre retentissement, le calice avait heurté le bord du cercueil ! me hâtant de jeter quelques pelletées de terre,

je m'éloignai en frissonnant. Ah! sans doute, les cendres saintes d'une femme chrétienne purifièrent le vase sacré, souillé le matin même par le souffle impur de la bouche d'un apostat.

La nuit était obscure, j'entendais dans le lointain le bruit des chansons bachiques et des danses licencieuses d'une troupe de villageois; la lampe brûlait encore dans le sanctuaire de mon église, jetant une faible lueur à travers les vitraux, comme un astre qui se cache pâle et décoloré; souvent le cœur serré et la larme à l'œil, je regardais derrière moi cette clarté mourante, mais je ne m'arrêtais point; je marchais précipitamment comme si j'avais été poursuivi par une puissance invisible.



II.

Marche! Marche.
BOSSUET.

DANS la longue et douloureuse journée qui venait de se passer, il y eut un moment entre mon retour de l'abbaye et ma rentrée à l'église du village où mes destinées furent en suspens : il s'agissait de céder à la voix du remords, ou de l'étouffer. En prenant ce dernier parti, je m'exposais à subir des conséquences terribles dont je ne prévoyais point l'etendue. Je me jetai dans le tourbillon d'une ville où

j'étais inconnu, et à la faveur des troubles, j'obtins bientôt une place qui assura mon existence.

A partir de cette époque, devenu un être tout nouveau, je ne m'appliquai qu'à éloigner ce qui pouvait me rappeler mon ancien état. Bientôt se formèrent des relations nombreuses, un de mes chefs m'accueillit, sa famille était fort nombreuse; si un souvenir déplorable ne dominait pas ma vie entière, et qu'il me fût permis d'adoucir les sombres couleurs de ce récit, je pourrais ici représenter le tableau des ridicules que les mœurs de la révolution avaient fait naître; je les voyais de bien près, ces ridicules; ils pouvaient d'autant moins m'échapper, que j'avais fait mes études avec des jeunes gens de distinction, dont

les familles m'admettaient dans leur intérieur, et comme l'état auquel j'étais destiné me rendait presque l'égal de ceux qu'un grand intervalle séparait de moi, j'avais pu contracter des habitudes de bon ton et de bon goût supérieurs à ma naissance.

Ce ne fut pas un médiocre embarras pour moi de m'acclimater; cette société touchait de tout côté au vulgaire, rien n'était plus épineux que de vivre avec elle sans la blesser. L'aisance des manières, qui, dans une sphère élevée, répand tant de charmes, n'était point goûtée, elle n'aurait pas répondu à l'idée qu'on se faisait de la politesse; il fallait soutenir des conversations prétentieuses : c'est à la faveur de ce ton compassé qu'on pouvait se maintenir avec quelques chances

de succès. Mille fois est préférable la simplicité un peu rude des classes inférieures, qui ne cherchent point à se métamorphoser. Cette aristocratie nouvelle ne donnait plus à ses enfants des noms de saints, elle s'était aussi dégoûtée de les appeler du nom des fruits et des légumes, on choisissait alors parmi ceux des héros de romans: l'imagination des mères avait transporté toutes leurs filles dans cette région poétique; rien de plus bizarre que ces appellations brillantes, qui semblaient hurler d'effroi d'être associées aux noms patronimiques, si pesants et si communs. Ainsi allait ce monde nouveau avec ses incohérences et ses travers, et les jeunes gens copiaient, en les exagérant, les défauts grotesques de leurs parents.

Il n'y avait dans cette famille qu'une jeune personne qui eût conservé de la grâce et de la simplicité; elle en était redevable à l'éducation que lui avait donnée une vieille tante tout à fait dans son état, modèle des bonnes et anciennes mœurs bourgeoises. Après la mort de cette tante, elle était revenue chez sa mère, et ses sœurs semblaient quelquefois la dédaigner : elle avait seize ans. Son père, qui depuis plus de deux ans me voyait remplir assidûment les devoirs de ma place, m'agréa pour gendre.

Malgré l'oubli de mes anciens engagements, je ne me faisais point tout à fait illusion sur les difficultés de ma position; mais à cette époque, les préliminaires du mariage n'étaient pas embarrassants, et il semblait que le

divorce, qui pouvait alors aisément rompre ce nœud sacré, encourageait à le former légèrement. La jeune personne, remplie d'ingénuité, donna son consentement; comme il n'y avait point de culte, elle ne s'arrêta pas aux réflexions que lui pouvait suggérer son éducation religieuse, elle céda à une nécessité apparente, et se laissa conduire dans l'assemblée des théophilanthropes pour la célébration de son mariage.

On nous mena dans une église livrée à leur culte. Des prêtres mariés officiaient en qualité de lecteurs et d'orateurs; un petit autel triangulaire figurait au milieu du sanctuaire; deux pigeons, symboles de la tendresse conjugale, y étaient placés; des maximes tirées de Lucrèce ou de Rousseau

étaient gravées sur les murailles, à côté des statues des saints et des trophées du christianisme. Éléonore et moi, nous étions couverts de guirlandes de fleurs, dont les extrémités étaient tenues de chaque côté par les anciens de la famille. Parmi les apostats présents, celui qui présidait à la cérémonie était revêtu d'une espèce d'aube de toile blanche, et d'une écharpe violette, il portait le titre de mage ou de ministre.

En s'étendant dans les provinces, ces momeries sacriléges avaient un peu perdu de leur sécheresse philosophique, et elles imitaient souvent quelques rites de la religion catholique. C'était un moyen de séduire les esprits encore attachés aux traditions chrétiennes. On chanta donc de plates

rapsodies qui ressemblaient au *Gloria*, à l'*Orate fratres* et à l'oraison dominicale; l'assistance répétait de temps en temps un chant joyeux ayant pour refrain *alleluia*. Un des prêtres mariés monta en chaire, discourut sur les devoirs des époux, annonça que le divorce était permis, mais que néanmoins il fallait se comporter de manière à n'être pas obligé d'y recourir. J'entendis chanter au *Credo*:

Nous croyons que Jésus fut envoyé sur terre
Pour nous instruire et nous guider.
Je jure de rester fidèle
A son Évangile sacré.
Où trouver doctrine plus belle?
De Dieu même il fut inspiré.

Celui qui offrait le pain de la fraternité et de la charité se présenta devant l'autel, le peuple répondit *ainsi*

soit-il aux paroles du ministre. Une partie du pain fut distribuée, une autre réservée pour les pauvres. On chanta encore des strophes, et l'assemblée se sépara. Hélas! tout ce qui venait de rappeler les rites chrétiens produisait sur Éléonore et sur moi deux effets bien différents; son âme ingénue était rassurée, j'étais dans le trouble et la confusion, car mon audace n'égalait pas celle des malheureux qui, au lieu du baiser de paix du sacrifice chrétien, me donnèrent alors une médaille et un anneau nuptial!...

Cette union ne pouvait commencer pour moi avec le charme indéfini qui embellit l'avenir aux yeux d'un jeune couple en harmonie complète de pensées et de sentiments. J'étais beaucoup plus âgé que la personne que

j'épousais (jamais, dans son récit, le solitaire ne l'appelait sa femme) : je me regardais comme le tuteur et le guide d'Éléonore, j'étais très-persuadé que je lui étais supérieur en force d'esprit et en connaissances, et j'attachais à cette supériorité la perspective de mon bonheur. Je comptais qu'Éléonore se plierait facilement à mes goûts, et que mon ascendant s'établirait d'une manière complète. C'était là le plan d'un homme qui a passé l'époque de la première jeunesse, dont le caractère prend une dernière trempe et tend au repos et à l'uniformité.

Mais, dès les premiers instants, un nuage se faisait apercevoir à l'horizon. Déjà, lorsqu'il avait été question de prendre les derniers arrangements, je fus obligé de dissimuler beaucoup

de choses qui m'étaient personnelles; je ne confiais à personne le secret de mon existence passée; les parents n'auraient pas été, je pense, assez scrupuleux pour changer de projet après avoir acquis ces renseignements, mais Éléonore n'aurait jamais consenti à une pareille union. Tout mon soin fut donc de lui ôter les moyens d'éclaircir ce mystère, car je ne doutais pas que son âme ne se soulevât, si elle venait à le découvrir, à le soupçonner même.

Cette inquiétude continuelle, ce tourment de tous les instants ne me laissaient ni repos, ni trêve, c'était quelque chose qui ressemblait aux accès de jalousie, encore ce dernier sentiment peut-il éclater, tandis que j'étais obligé de contenir en moi-

même celui qui me dévorait. O amertume sans cesse renaissante! ô ver rongeur! sans cesse je me croyais trahi, sans cesse je me croyais découvert. Le temps, l'éloignement, de fréquents changements d'habitation ne me pouvaient rassurer. Tout étranger était suspect à mes yeux; une parole échappée par hasard, une allusion éloignée tombait d'aplomb sur moi.

Ces alarmes croissaient d'année en année; mes enfants en grandissant les rendaient cruelles; plus j'apprenais à connaître Éléonore, plus j'étais convaincu de l'horrible révolution qui éclaterait en elle, si jamais le voile qui cachait ma vie se déchirait. L'épanchement si doux et sans réserve, où deux cœurs semblent se fondre ensemble, m'était inconnu, et lors-

que Éléonore venait à moi avec la naïveté du premier âge, je sentais involontairement qu'une barrière insurmontable s'élevait entre nous; je l'avais trompée! elle ne me connaissait point! il ne fallait qu'un mot pour me rendre un objet d'horreur à ses yeux pleins d'une expression si tendre!

Je n'avais ni dans les cieux, ni sur la terre aucun être auquel il me fût possible de confier mes peines; souvent retiré tristement en moi-même, je contemplais Éléonore au milieu de notre demeure qu'elle embellissait sans art; elle possédait un véritable esprit de conduite, un cœur aimant et capable des plus généreuses résolutions.

Nous ne connaissions ni le superflu, ni les strictes limites du néces-

[illegible] mes fenêtres étaient les [illegible] faisaient vivre, nous [illegible] laborieux, des [illegible] : je pouvais chasser [illegible] de l'œil les chars [illegible] de mes moissons ; j'en- [illegible] le chant des oi- [illegible] des bergers. [illegible] lorsque mes [illegible] et que les fruits [illegible] ma maison, [illegible] approcher la [illegible] et humi- [illegible] sur les [illegible] tandis [illegible] de la vie char- [illegible] ou les mai- [illegible] avec [illegible] Rien [illegible] bonheur si la

sécurité avait pu descendre au fond de mon cœur; j'avais devant moi l'image la plus attrayante de la félicité, mais elle s'évanouissait aussitôt que je croyais l'avoir saisie.

Je menais cependant aux yeux des hommes une vie paisible et innocente. Les signes du christianisme, encore proscrit, étaient, chose étrange, relevés dans ma propre demeure. Éléonore conservait précieusement un crucifix que sa tante lui avait légué; on voyait sur les murailles de sa chambre des images de saints, cette chambre était un véritable oratoire; elle s'y retirait souvent pour prier ou pour lire des livres édifiants. Déjà elle formait sa fille aînée à la piété; au commencement et à la fin du jour, cette pauvre petite créature, à genoux et

les mains jointes, récitait ses prières entre Éléonore et moi. Souvent sa mère me confiait tout son regret de ne pouvoir trouver un prêtre pour perfectionner son ouvrage : elle entrait aussi dans un examen scrupuleux de sa conduite, se plaignant d'avoir perdu sa tante avant d'avoir acquis une connaissance plus exacte des obligations qu'impose la religion ; il lui venait des doutes sur notre union ; le souvenir des cérémonies des théophilanthropes l'importunait ; elle était prête à réparer la faute qu'elle avait innocemment commise, et à légitimer ce qui s'était fait en dehors de la loi de l'Église. Je ne pouvais, ni ne devais combattre ses idées sur ce point si délicat ; loin de là, j'entrais timidement dans ses vues, me laissant

pour ainsi dire conduire par elle, n'élevant ni difficulté, ni objection; mais je dévorais en secret un chagrin immense, et je prévoyais des catastrophes.

Notre famille se composait d'une fille aînée nommée Anna, d'un fils nommé Félix, et d'une autre fille à qui nous avions donné le nom de Sophie. Anna était parvenue à l'âge de six ans, Félix avait deux ans, Sophie venait de naître. C'était alors l'époque où la religion catholique recouvrait en France son existence publique. Éléonore manifesta avec plus de vivacité que jamais l'intention de recourir au ministère d'un prêtre pour bénir son mariage, et il n'était pas possible d'éluder désormais une demande aussi juste.

Dans le court délai qu'elle fixait,

mille pensées, mille projets divers me vinrent dans l'esprit. J'eus d'abord l'idée d'opposer une invincible résistance. Je voulus me retrancher chez moi comme dans une forteresse, et y tenir ma compagne prisonnière; mais les dispositions réelles de mon cœur plus encore que la difficulté d'un tel plan éloignaient presque aussitôt ce dessein absurde, barbare, impraticable. Je ne pouvais supposer que je devinsse le geôlier d'Éléonore, et qu'un intérieur si doux se changeât pour elle en un lieu de supplice où une torture de tous les instants minerait sa vie. D'autres fois je voulais fuir et m'isoler du monde, où il me semblait que je ne pouvais plus exister ni avec l'honneur, ni avec le bonheur : le suicide même me tenta.

A un malheureux comme moi, c'était des renversements et des secousses continuelles qu'il fallait. Jeté hors de toutes les voies naturelles, un état régulier, une société ramenée à l'ordre me condamnait, me blessait en tous sens. En vain je délibérais, j'étais environné de chances funestes et réduit à n'avoir de choix qu'entre des maux affreux. Je ne pouvais plus corriger une imprudence que par une faute, couvrir une faute que par un crime peut-être. C'en était fait, fait à jamais de mon bonheur. Je comptais la dernière semaine, le dernier jour au bout duquel il allait s'enfuir comme un songe pour me laisser seul et désespéré.

Mais plus je creusais mes sombres pensées, moins je me sentais capable

de révéler à Éléonore le secret de mon indignité. Il n'y avait point de ménagement si délicat, point d'art et de préparatifs si habiles qui puissent réussir à émousser un coup si rude; rien ne pouvait amener de près ni de loin une telle confidence. La pure imagination d'Éléonore se refusera à entendre à demi-mot; il faudra tout lui dire pour que son esprit soit en état de tout comprendre, et si je n'éveille en elle que des doutes vagues, si je la tiens en suspens dans les angoisses par des demi-aveux maladroits et pusillanimes, je serai réduit à savourer à longs traits la coupe amère d'une honte indélébile.

En cette extrémité funeste, je ne m'emportai pas cependant jusqu'à blasphémer la religion dont j'avais été

le ministre. Errant d'incertitude en incertitude, comme le voyageur égaré dans les déserts où ne jaillissent point les fontaines, où ne croissent plus les plantes salutaires, je crus un instant voir une route ouverte devant moi; j'imaginai de tout avouer au nouveau pasteur dans la paroisse duquel nous habitions. Déjà j'étais en marche; ma décision était irrévocable; je voyais le faîte de la maison, c'est par cette porte que j'allais entrer; mais qu'il y a loin pour une âme indécise entre la résolution et le commencement de l'action! Quel moment que celui où l'on va porter le fer au fond même de la blessure et rompre un lien plus cher que la vie même, puisqu'on la sacrifierait pour lui!

La plus légère hésitation devait me

rejeter dans le précipice : j'y retombai de tout mon poids !... Non, non, me disais-je alors, c'est trop fort pour mon cœur. Je resterai encore aujourd'hui dans ma maison ; les regards d'Éléonore s'arrêteront doucement sur moi, sans qu'elle ait à rougir : allons encore ; conjurons, s'il se peut, le malheur. O illusion, ô charme décevant, ô vaines apparences qui suspendez l'imagination des hommes les plus accablés ! Quand je rentrai chez moi, je me sentis plus à l'aise ; c'était comme un jour de sursis accordé à un criminel ; du fond de son cachot il contemple moins tristement les feux du soleil couchant qu'il se flatte de voir encore se lever pour lui.

Quelles raisons secrètes, quelles causes indéfinissables empêchèrent

Éléonore de me parler alors du grand sujet de ses pensées et des miennes? En vérité je ne puis le comprendre.

Une trêve fut imposée à ce combat d'autant plus cruel, qu'elle ne savait employer que les plus douces armes. Nous étions assis avec trois enfants autour d'une table frugale; nous nous croyions heureux, elle par l'espérance, moi par l'oubli. Quiconque nous eût vus dans cet abandon de la vie conjugale, nous aurait pris pour le modèle des époux : c'était la dernière fois que nous devions être ainsi réunis.

Dès le lendemain, il me fallut accomplir une promesse que j'avais faite sans savoir comment je l'exécuterais. Cherchant à reculer l'époque d'un dénoûment déplorable, j'avais

dit à Éléonore qu'attendu l'éloignement et les troubles qui avaient eu lieu, il était nécessaire que j'allasse chercher moi-même les pièces nécessaires pour la célébration du mariage. Ce prétexte avait quelque chose de plausible; mais le terme que j'avais fixé était arrivé et des affaires d'intérêt qui exigeaient ma présence venant d'être conclues, rien ne pouvait plus retarder mon départ. La joie brilla dans les yeux d'Éléonore, quand elle vit que j'étais prêt à m'éloigner momentanément pour lui rapporter le gage d'un bonheur sans nuage. Pour moi, je poussai brusquement mon cheval hors de l'enceinte de ma maison comme si je m'enfuyais.

Je fis plusieurs lieues tout d'un trait, allant devant moi sans avoir

de but fixe. Vers le milieu du jour, je m'arrêtai; on m'offrit des aliments: je ne pus rien prendre. Après un peu de repos, je me remis en marche pour ne faire halte qu'à la nuit; la fatigue du corps triompha des inquiétudes de l'esprit; le sommeil appesantit mes paupières, mais il fut agité. Je me réveillai en sursaut, sans savoir d'abord où j'étais, tant mon trouble était profond. Je ne revins que lentement à moi-même, et après avoir repassé par tous les degrés de mes malheurs.

Combien une veille me paraissait odieuse, à moi qui trouvais la journée si longue! Je me promenais à grands pas dans ma chambre, attendant avec ardeur le retour de l'aurore, comme si la lumière eût pu me devenir bienfaisante. Aussitôt que pa-

rurent les premiers rayons du jour, je montai à cheval. Ce mouvement continuel, cet exercice violent semblaient alléger le fardeau de mes peines. Je me trompais sans doute; mais il ne s'agissait pour moi que de continuer ainsi le plus longtemps possible. J'aimais à entendre sonner une heure nouvelle, non point parce qu'elle m'annonçait une autre division du jour, mais parce qu'elle marquait la destruction sans retour d'un fragment de ma vie.

Si un mendiant me demandait l'aumône, je le repoussais rudement, car il me paraissait beaucoup plus heureux que moi, et je ne trouvais personne qui fût dans une situation pire que la mienne. Je me croyais donc au dernier période de la misère humaine,

et j'aurais vu rassembler devant moi toutes les infirmités du monde sans trouver plus légère celle qui pesait sur tout mon être. Enfin je m'arrêtai dans un village, et, devenu incapable de calcul et de réflexion, j'écrivis rapidement ces mots à Éléonore.

En même temps le solitaire alla tirer d'un vieux coffre où étaient beaucoup d'autres papiers, une lettre qui paraissait froissée, et dont les bords déchirés faisaient voir qu'elle avait été ouverte et refermée plus d'une fois.

Il lut d'une voix altérée :

« Je suis prêt à faire ce que vous exigerez, mais calmez votre émotion, et conservez toujours de l'intérêt pour moi, quoique j'en sois si peu digne. Un prêtre ne peut bénir nos nœuds;

vos parents en vous unissant à moi ignoraient mon origine, je ne les en ai point instruits; j'ose à peine en ce moment vous avouer ce que je suis; quand je vous épousai, j'étais engagé dans les ordres. Je vais à F. J'y attendrai un mot de vous, si vous avez la force de m'écrire. Chère Éléonore, vous allez être accablée, je le suis aussi à un degré qui ne se peut comprendre; je suis coupable, vous êtes innocente, ménagez-moi. Adieu.

Ah! pourrai-je vous revoir encore et embrasser ces pauvres enfants. »

Je pliai sur-le-champ cette lettre sans la relire; ma main ne trembla pas en mettant l'adresse, car alors j'étais rempli d'une sombre ardeur. J'ai réfléchi souvent à cette situation terrible, elle doit ressembler à celle

du suicide, lorsque fuyant les maux de la vie et courant aveuglément à la mort, il presse la détente de son arme fatale par un excès de faiblesse et d'audace.

Après avoir jeté ma lettre à la poste, je songeai au temps qui devait s'écouler jusqu'au moment précis où elle tomberait entre les mains d'Éléonore; ce devait être tel jour, à telle heure, à telle place. Tout ce tableau, terrible dans sa simplicité, se déroulait devant moi. Cependant je quittai les chemins battus et les lieux habités pour m'enfoncer dans la solitude. Arrivé au bord d'une petite rivière entourée de rochers et de forêts, j'attachai mon cheval à un arbre, et je m'assis, croyant prêter l'oreille au murmure des eaux. Le fait est que je n'avais

point de pensée, que je n'éprouvais plus de sensations, c'était une lassitude infinie plutôt qu'un repos véritable.

La cadence des rames fendant légèrement les ondes, l'harmonie des cors et des hautbois me tirèrent bientôt de ma léthargie. Je détournai une branche d'arbre qui me séparait comme un rideau transparent, d'une scène pastorale. Des barques remplies de paysans et de paysannes flottaient devant moi sur le cristal des eaux; presque abandonnées au courant, elles portaient rapidement au rendez-vous d'une fête nuptiale leurs gais passagers. En peu d'instants je les perdis de vue, et au fond de cette perspective mouvante, je n'apercevais plus que les banderoles rouges et blan-

ches qui flottaient au-dessus des mâts déliés.

Cependant une nacelle détachée de la flotte joyeuse voguait seule en arrière; elle ne portait que deux personnes. Un homme ramait avec lenteur, paraissant obéir au geste et à la voix de sa jeune compagne, assise à la poupe : c'étaient les fiancés. Par un doux caprice de sentiment, le couple fortuné avait voulu ralentir sa course; au lieu de suivre le fil des eaux si rapides, il se plaisait à toucher tour à tour aux deux rivages. Épuisant le bonheur de cette navigation solitaire, les jeunes gens suivaient le contour des anses, et doublaient les promontoires sans rencontrer de tempêtes. Je les vis s'approcher de la rive où j'étais tristement réfugié : un

arbrisseau fleuri et odorant les avait tentés, l'époux le déracina de son bras nerveux; il jeta quelques poignées de fleurs dans le tablier de sa fiancée, et para la poupe de sa barque de la tige embaumée. Mon œil fixe et hagard suivait ces mouvements, du milieu des arbres et des hautes fougères où je me tenais immobile; l'âme en feu j'enviais tout ce bonheur comme une proie que je ne pouvais saisir : tel un homme de meurtre et de rapine convoite un trésor, il l'attend dans la solitude et se prépare à l'enlever, mais le trésor passe entouré d'une garde imposante, et il n'ose étendre la main sur lui.

Ce spectacle avait bouleversé ma pensée, il me rejeta dans l'agitation et le mouvement. Je ne sais ce que je fis

sans aucune suite, cependant il me semble que le troisième ou le quatrième jour, je me rendis dans la ville où Éléonore devait m'adresser sa réponse. Comprenant sans doute toute l'horreur de ma position, l'infortunée ne voulut pas l'aggraver encore par son silence, aussi sa lettre arriva-t-elle à l'instant prévu; je la saisis avec effroi, et l'enfonçai dans mon portefeuille, comme si j'avais pu faire l'inconcevable effort de n'y plus penser. En effet, je cherchais à me distraire, j'essayai de vivre comme un autre homme; en rentrant dans ma chambre, après des courses vaines, l'idée me prit de lire enfin cette lettre; je rompis le cachet sans coup férir, mon regard parcourut en une seconde tout son contenu; je ne trouvai que ces mots :

« Hâtez-vous de revenir chez vous, je vous y attends, me confiant en votre générosité. »

Ces paroles simples où semblait lutter un reste de tendresse, couvraient un torrent d'afflictions; l'âme d'Éléonore était percée de douleurs, je n'étais plus qu'un assemblage de malédiction; religion, société, famille se tournaient contre moi; huit années d'une union fondée sur l'erreur et le mensonge s'expiaient dans la honte. Cependant cette horrible situation n'était plus fausse, innocence d'un côté, crime de l'autre, tout était à sa place; il n'y avait plus ni malentendu, ni équivoque, ni secret, ni mystère; je l'avoue, je crus respirer un moment.

Vous est-il arrivé, quelquefois, continua le solitaire, de compter avec

une pitié douloureuse les derniers moments de la vie d'un homme qui va périr sur l'échafaud? Le cœur se fend à mesure qu'approche l'heure fatale, on interroge en tremblant les progrès du temps, un de ces liens qui attachent à la vie se rompt à chaque instant; combien les apprêts du supplice paraissent longs, on souhaite que la mort vienne vite, c'est la dernière marque de compassion, et quand elle a frappé, on est comme reconnaissant pour elle, on la bénit d'avoir rompu les dernières traces d'une existence funeste. J'éprouvai quelque chose de semblable quand j'eus la preuve que le mystère de mon indignité n'était plus ignoré d'Éléonore.

Mais ce n'était là qu'un sentiment confus bientôt détruit par d'autres ;

une chaîne indissoluble me liait à de bien cruelles vicissitudes ; j'avais, il est vrai, évité de faire à Éléonore un aveu direct, je m'étais soustrait par la fuite à une explosion incalculable : mais, délai pitoyable ! vain ajournement d'une crise inévitable ! J'étais toujours contraint de voir et d'entendre Éléonore tôt ou tard. Le temps inexorable se précipitait, rien ne pouvait retarder l'instant fatal. Toutes les facultés de mon âme, refoulées sur elles-mêmes, se concentrèrent vers le seul moyen praticable, comme des eaux impétueuses bordées de rochers inaccessibles et violemment poussées vers un gouffre.

Je voulais à tout prix m'efforcer d'atténuer ce qu'une première entrevue devait avoir d'accablant pour

Éléonore. Je pensai qu'étant devenu pour elle un objet odieux, il fallait, s'il était possible, la disposer insensiblement à pouvoir supporter mon souvenir et enfin ma vue même.

Je lui écrivis donc une nouvelle lettre très-longue, où tout en me gardant d'oser justifier aucune partie de ma conduite, j'invoquais la bonté de son cœur. Mais c'était en plaçant ses enfants entre elle et moi que j'espérais adoucir l'affreuse transition; l'amour maternel pouvait déterminer Éléonore aux plus grands sacrifices. Il avait assez d'étendue, il prenait des formes assez variées pour qu'il s'y mêlât, même à son insu, un reste d'intérêt pour un père coupable. Dans mon insistance, je reproduisis la même idée mille fois en lui donnant

un tour nouveau. Je continuais toujours d'écrire, imaginant qu'un trait, une phrase, un mot, une prière, un aveu, un acte de repentir de plus rendraient mon aspect moins horrible.

Enfin je repris le chemin de ma demeure. La route me sembla cette fois trop courte et la course du temps trop rapide; j'aurais voulu enchaîner les heures et éloigner le terme de mon voyage indéfiniment. Environ à un quart de lieue de distance, je m'arrêtai à une ferme où nous avions coutume d'aller nous promener. J'y demandai des nouvelles d'Éléonore. On me dit qu'elle n'y était venue qu'une fois depuis mon absence; encore y avait-il déjà longtemps. Ce détail ne m'apprenait rien que je ne dusse prévoir; cependant il aggrava les impressions

douloureuses que j'éprouvais. Mais quelle fut ma surprise en voyant un moment après venir à moi Anna donnant la main à sa nourrice : Éléonore l'envoyait au-devant de moi. Cette vue ranima mes forces et réjouit mon cœur flétri. J'embrassai tendrement Anna ; elle me dit que sa mère m'attendait avec une de ses amies. J'avais mis pied à terre et je marchais en portant cette pauvre enfant dans mes bras. Elle penchait la tête sur mon épaule, regardant mon cheval que je tenais par la bride, et m'adressant mille propos folâtres dont la gaieté de son âge était l'intarissable source.

Rien n'était changé dans la scène ouverte devant moi. Les cheminées fumaient paisiblement ; la cime verdoyante des arbres de mon jardin se

balançait dans les airs; la porte de ma maison était ouverte d'avance pour me recevoir....

Tous ces détails recueillis après tant d'années par le solitaire, firent comprendre à M. de B.... qu'il ne s'agissait pas seulement pour ce malheureux couple de changer d'existence: le père et la mère aimaient leurs enfants; mais à quel point étaient-ils chers l'un à l'autre? c'est ce dont on pourra juger par la suite de ce récit. Continuons d'entendre le solitaire.

J'entrai dans la chambre où Éléonore m'attendait avec ses deux autres enfants et son amie. Son premier mouvement fut de jeter dans mes bras Félix et Sophie; je crois qu'ensuite elle se précipita à genoux. Son amie me serra les mains en me regardant

avec l'expression la plus touchante. J'étais enlacé par trois petits enfants. On n'entendait que leurs cris de joie : car nous gardions le silence, sans mélange de pleurs et de sanglots, comme des êtres qui ont pris leur parti de souffrir. Enfin les regards d'Éléonore étaient tombés sur moi ; j'avais franchi cet instant critique au delà duquel je ne croyais plus rencontrer que la mort ! Nous étions sous le même toit ; nous nous voyions ; nous respirions le même air. Je me crus un instant capable d'éprouver encore un vague sentiment de bonheur.

Quelques moments après, à un signe d'Éléonore, son amie s'éloigna avec les enfants. Je m'aperçus bien que cette amie savait tout. Éléonore voulut alors dire quelques mots ; les

larmes étouffèrent sa voix. Ne pouvant se soutenir, elle se pencha sur une table qui était devant elle. J'étais à ses pieds que je tenais embrassés; nous demeurâmes ainsi longtemps, elle hors d'état de m'entendre, moi hors d'état de parler.

A la fin je m'écriai : « Tous nos liens sont-ils donc rompus? » Elle frissonna. « Ah ! dit-elle en soupirant, pourrai-je vous haïr tout d'un coup après vous avoir tant aimé ; » puis elle m'abandonna sa main que je saisis avec transport.

« Vous m'êtes plus chère que la vie, je ne vous ai jamais tant aimée, » furent les paroles que je lui pus adresser.

Il se mêlait un peu de douceur à ce dialogue terrible. Au son de la

voix d'Éléonore, je sentais qu'un baume précieux coulait sur mes blessures; mais nous n'échangions que des syllabes entrecoupées; elle craignait mon regard, je redoutais le sien, tout en le recherchant; les heures s'écoulaient lentement dans ces angoisses; la pudeur et la modestie couvraient d'un nuage la douleur d'Éléonore; je n'ai plus rien à taire, la honte enveloppait de ténèbres mon désespoir; j'étais coupable, elle était innocente; elle m'accablait par la droiture de ses sentiments, au milieu du malheur où je l'avais plongée.

Il n'y avait qu'elle qui pût me relever un peu, car je ne pouvais dire un mot qui ne tournât contre moi; je voulus lui faire entendre ces accents qu'inspire ume situation si violente,

mais un frein involontaire se posait sur ma bouche; quand je m'abaissais dans mon crime, elle se tournait vers moi avec tout le charme de la pitié, et au contraire, lorsque l'expression de ma tendresse n'était pas unie à celle de mes fautes, je voyais soudain Éléonore s'éloigner de moi, et prête à mettre entre nous l'énorme distance qui sépare le crime de la vertu.

Ainsi recommencèrent sans fin de cruelles alternatives.

Il y eut un moment où je crus redevenir maître des destinées d'Éléonore. « J'aurais pu fuir, me dit-elle, aussitôt après avoir reçu votre lettre; mais je n'ai pu m'y décider. »

« Ah! m'écriai-je en l'interrompant, je le vois, je retrouve encore celle qui m'a dit tant de fois que je

faisais son bonheur, la mère de mes enfants. Quoi! vous, m'abandonner, vous ne pouviez supporter cette idée, comment pourrais-je la soutenir? Et ces malheureux enfants, que deviendraient-ils? S'ils sont avec moi, ils demanderont sans cesse leur mère; s'ils sont avec vous, peut-être leur arrivera-t-il de demander leur père. Grandissant au milieu d'un désastre inexplicable pour eux, ils retourneront sans cesse le poignard dans nos blessures. »

Mais insensé que j'étais! je touchais trop fortement les fibres les plus délicates d'un cœur maternel. Mes paroles imprudentes allaient produire un effet tout contraire à celui que j'espérais. Je vis le moment où l'affreuse destinée de ses trois enfants, se peignant dans l'âme d'Éléonore, était

près d'allumer son courroux; le poids terrible des infortunes d'une famille entière fondait sur moi, je m'arrêtai. Éléonore me parut imposante dans la douleur et malgré ses traits languissants.

« Non, non, repris-je, je n'ai le droit de former ni un vœu ni une prière; vous avez fait ma félicité pendant huit ans, je remets mon sort entre vos mains; je vous abandonne le reste de ma vie, décidez, je me soumets à tout. »

Mais un nœud puissant se resserrait toujours à mesure qu'il fallait le rompre; et aussitôt que je paraissais lui céder, elle reculait d'effroi à la vue de la route qui s'ouvrait devant elle. Cependant Éléonore avait pris son parti d'y marcher jusqu'au bout. Ses

hésitations n'étaient qu'à la surface, et sa résolution paraissait inébranlable comme un roc vif à travers des eaux transparentes. Pour moi, je la suivais aveuglément dans toutes ses incertitudes apparentes, espérant et désespérant tour à tour. L'âme d'une épouse et d'une mère était aux prises avec un grand devoir; dans cette lutte, le devoir n'avait pas cessé d'être le plus fort; mais les sentiments naturels ne pouvant s'éteindre dans un cœur si tendre se mêlaient à tout ce sacrifice et devaient toujours lui survivre.

Éléonore avait consenti à m'attendre, elle avait consenti à me voir seule; là se trouvaient les dernières limites des avantages qu'elle semblait me laisser prendre sur elle, limites qu'elle avait posées d'une main ferme

et que je méconnaissais. Déjà au souvenir de ces serments répétés naguère si souvent, au nom de ses enfants si chers et si exposés, je la pressais en l'appelant de ce nom d'Éléonore, qui avait eu pour elle tant de charmes dans ma bouche; elle ne me répondait point, elle se taisait: mon regard était fixé sur ses lèvres, elles étaient au moment de s'ouvrir! Le dirai-je? j'attendais un nouveau serment qui nous rendît inséparables.... O pouvoir mystérieux d'une religion contre laquelle je venais me briser! Éléonore s'échappe, je la supplie: elle me supplie à son tour.... de la laisser prier! J'obéissais trop au moindre mouvement de ses idées pour ne pas respecter un tel vœu; mais la malédiction divine encore étendue sur moi m'em-

pêcha de prier avec elle. Au reste, quelle fut sa prière, que demanda-t-elle à Dieu? c'est un secret qui ne fut connu que d'elle et de celui qu'elle invoqua!

La nuit était presque entièrement venue, nous étions comme deux ombres entre les limites de la vie et de la mort. J'entendis un faible murmure: c'était la voix d'Éléonore qui demandait ses enfants; on apporta en même temps de la lumière: nous cherchions à ne pas nous voir; l'accablement d'Éléonore était extrême; je tâchai de maîtriser le mien; ni elle ni moi, si près du dénoûment, nous ne pouvions encore prévoir toutes les vicissitudes qui le précéderaient. Après avoir embrassé ses enfants, elle envoya querir son amie, et cette dé-

marche, qui semblait rentrer dans ses habitudes ordinaires, reporta un instant mon esprit loin du terme inévitable qui approchait.

Quand Mme de S... reparut, « Voilà, me dit Éléonore, celle qui m'a soutenue lorsque tout me manquait; je ne lui ai rien caché, elle a fait tout ce qu'elle a pu pour affaiblir un tel coup; vous la connaissez depuis longtemps, elle mérite toute votre confiance, suivez ses conseils comme j'ai suivi les siens; dans le premier moment j'ai voulu quitter cette maison, elle m'a fait rester: au fond de mon cœur je ne souhaitais qu'une chose, attendre et vous revoir; elle n'a pas eu de peine à me persuader. J'ai rassemblé tout ce qu'il me restait de force pour écrire les dispositions qu'il

faut prendre ; tâchez de lire, je ne le pourrais moi-même. » En achevant ces mots, elle tira de son sein un billet qu'elle me remit.

L'écriture se ressentait du trouble de celle qui avait écrit ces lignes. Je ne pus lire qu'avec beaucoup de peine. J'appris que tous les préparatifs d'un prompt départ étaient faits ; qu'afin d'éviter un éclat, elle s'éloignerait dès le matin qui allait suivre cette horrible veille, sous prétexte d'aller aux eaux ; qu'elle emmènerait ses enfants, et que Mme de S.... devait les accompagner. Elle annonçait l'intention de m'envoyer Anna de temps en temps. Il était encore question d'autres détails ; mais tous ces intérêts, celui même des trois enfants, disparaissaient à mes yeux ; je ne

songeais plus qu'au coup fatal qui me ravissait Éléonore.

Encore quelques instants, et j'étais plongé dans un état qui n'était ni le divorce, ni le veuvage, ni le célibat; époux sans épouse, père vivant d'orphelins infortunés. Éléonore ne dormait point, mais son corps accablé était sans mouvement; son esprit, ne recevant plus de vraies sensations, s'égarait dans de tristes rêves; elle fermait les yeux et ne prononçait que des sons inarticulés parmi lesquels on distinguait à peine les noms de ses enfants et quelquefois encore le nom de celui qu'elle croyait naguère être son époux.

L'idée de la mort me parut plus douce à supporter que celle de mes malheurs; je m'y livrai; je me figurai

qu'Éléonore n'existait plus et que j'allais la suivre dans le tombeau. Telle était ma situation d'esprit, lorsque l'amie incomparable qui veillait près de nous s'approcha silencieusement de moi, comme un ange descendu des cieux, prit doucement mon bras et m'entraîna vers le jardin.

Tous les mystères étaient éclaircis; nous n'avions plus de confidence à nous faire, et c'était une de ces circonstances si rares où il n'y a presque plus ni consolations à donner pour le présent, ni conseils pour l'avenir. Nous marchions donc l'un à côté de l'autre sans rien dire, et notre silence n'était troublé que par le bruissement de feuilles sèches que nous foulions aux pieds. Je ne sais point au juste combien de temps s'é-

coula; je me rappelle seulement que nous entendîmes plusieurs fois sonner les horloges sans compter les heures; seulement vers l'aurore je fis quelque attention au tintement lointain d'une cloche de hameau qui annonçait l'angelus. La nuit devenait froide, comme il arrive au moment où la lumière du jour se sépare des ténèbres; une fraîcheur presque glaciale me pénétrait jusqu'à la moelle des os; le corps souffrait comme l'âme. Nous rentrâmes dans la chambre où était Éléonore. Le bruit sourd de nos pas la tira d'un état qui n'était ni la léthargie ni le délire.

Dès la veille, elle s'était revêtue de ses habits de voyage; elle n'était plus là qu'une étrangère, à ses enfants près. Cependant elle ne voulut pas

s'éloigner à jamais sans me laisser quelque gage: le crucifix que sa tante lui avait donné, descendu de sa place ordinaire, était étendu sur une table; cette image muette avait l'air de présider au sacrifice près de se consommer. Je vis ses mains défaillantes qui soulevaient la représentation du Christ: « Voilà, dit-elle, ce que j'ai de plus cher dans tout ce que je possède; je vous le laisse; regardez-le toutes les fois que vous penserez à moi. »

Elle cessa de parler; après cela on entendit siffler un serviteur qui allait faire boire les chevaux destinés à la conduire; ensuite une voiture déjà chargée roula devant la porte; tous les enfants s'éveillèrent à la fois; Anna entra en se réjouissant des apprêts du voyage.

Ce fut l'amie d'Éléonore qui donna les derniers ordres; elle fit monter dans la voiture les trois enfants, et quand elle reparut, nous comprîmes que c'en était fait. Le flambeau qui avait éclairé cette nuit funèbre tirait à sa fin; sa lueur affaiblie se confondait avec un jour douteux; les lèvres d'Éléonore cherchèrent encore une fois le crucifix: je me précipitai vers la porte pour y faire un rempart de mon corps. Je crus un moment que je triompherais de la langueur physique de deux femmes. Mais une force nouvelle et infinie ranima Éléonore au plus fort de la crise. Elle traversa la chambre, franchit le seuil de la porte et, plus rapide que la pensée, se trouva hors de l'enceinte. Toutefois la nature ne put soutenir longtemps

un pareil effort. Elle tomba plutôt qu'elle ne s'assit au pied d'un arbre planté au dehors de ma maison. Je la rejoignis dans cet état funeste; elle me demanda si je voulais sa mort et me conjura de la laisser libre. En même temps elle s'aida du bras de son amie et se remit à suivre languissamment les traces de la voiture qui emmenait ses enfants.

Je me rappelle que nous nous traînions le long d'un sentier qui rejoignait la grande route à quelque distance. Quand nous fûmes près du point où il s'y réunissait, nous entendîmes marcher et parler. Craignant alors que des témoins n'assistassent à ce moment extrême d'une lamentable scène, l'amie d'Éléonore l'entraîna. La portière de la voiture allait se refermer,

lorsque cette femme si courageuse, se tournant vers moi, me remit précipitamment quelque chose que je ne reconnus pas d'abord : c'était son anneau. Les chevaux lancés au grand trot dépassèrent bientôt un arbre immense qui étendait ses rameaux jusqu'à terre et s'interposa entre nous comme une barrière. Je redescendis alors le sentier que nous avions monté ensemble, fixant la trace des pas d'Éléonore encore marquée sur le sable humide ; mais ils étaient tous tournés du côté opposé de la maison où j'allais rentrer seul et désolé. Ne pouvant me décider à m'en approcher, je revins sur moi-même, et m'arrêtai à l'endroit où nous nous étions vus pour la dernière fois peut-être. Je fis aussi quelques pas en avant, et là, d'un

point élevé d'où l'on dominait une vallée profonde, je suivais de l'œil le char qui l'emportait à travers des tourbillons de poussière.

Il fallut enfin rentrer; j'allai m'enfermer dans la chambre d'Éléonore. Tous les objets restèrent à la place où elle les avait laissés. Le crucifix demeura couché sur une table au milieu de l'appartement; le flambeau couvert de cire fondue ne fut point déplacé; et l'empreinte des pieds d'Éléonore paraissait toujours sur un petit tabouret placé devant elle pendant notre dernière entrevue. Je ne fis que fermer la fenêtre et la porte; ainsi lorsque le vase qui contenait une précieuse liqueur est épuisé, on le couvre encore soigneusement pour conserver pendant de longues années son dernier

parfum. Il n'y avait que moi qui entrasse dans cette chambre dont je gardais toujours la clef. La pendule qui était sur la cheminée ne marquait plus les heures; son mouvement s'était arrêté peu d'instants après le départ d'Éléonore, et je voyais sur ce cadran muet l'aiguille immobile qui marquait l'heure fatale.

Au bout de quelques semaines, Mme de S... revint; son arrivée rendit un peu de mouvement à ma vie, d'une tristesse si uniforme. Elle me raconta tout ce qui s'était passé depuis notre séparation, et me peignit les tourments qu'Éléonore avait subis, entre la réception de ma première lettre et mon retour près d'elle. Tout ce qu'une femme chrétienne, épouse et mère, peut souffrir de plus cruel,

elle l'avait souffert : elle se voyait à la fois innocente et déshonorée. Quoique dès le principe elle tînt fortement au parti décisif qu'elle avait pris, cependant son cœur semblait emporté continuellement en sens contraire, et les trois semaines entières avaient été le prélude fidèle de la dernière nuit.

Au reste, voyez combien l'homme recherche ce qui peut le flatter dans la plus malheureuse occurrence : je recueillais passionnément dans ce récit tous les traits qui manifestaient de la part d'Éléonore un attachement pour moi, survivant à ma faute, et victorieux de l'épreuve terrible qui avait suivi la révélation de mon indignité.

J'admirai plus tard la prudence que ces deux femmes avaient su mettre

dans toute leur conduite. Il avait d'abord été question de faire intervenir un ecclésiastique dans nos dernières relations ; cette idée fut abandonnée, on voulut me ménager autant que possible, et on craignit que la vue d'un prêtre ne fît qu'aigrir mes souvenirs. En effet, je sentais la puissance d'une religion dont on ne prononçait pas un mot, je voyais sa redoutable image planer sur Éléonore et réclamer impérieusement un sacrifice; mais cet effet moral n'agissait que sur ma pensée. Si au contraire une sensation physique eût augmenté cet ébranlement, si j'avais eu devant moi le ministre même de cette religion, je ne sais à quelle extrémité funeste je me serais porté, et peut-être aurais-je élevé entre le ciel et moi un mur

éternel de séparation. O Éléonore, je vous aimais, et cet amour fit en même temps votre malheur et mon crime; mais aujourd'hui il m'est permis d'offrir un tendre hommage à votre mémoire; c'est à vous, oui c'est à vous que je dois d'achever ma vie coupable dans l'expiation!

Ici, le solitaire subjugué par la force de ses émotions, sembla ne parler plus qu'à lui-même, et oublier qu'il avait devant lui un étranger. Après s'être arrêté quelque temps, il continua son récit avec calme.

Anna ne tarda pas à venir me voir; elle n'avait que sept ans et demi: c'est l'âge de la gaieté et de l'irréflexion, mais elle avait vu couler tant de larmes, elle avait été témoin d'une séparation si extraordinaire, que sa

physionomie avait pris une expression sérieuse. Je ne pouvais guère lui donner de distraction agréable, Mme de S... lui servait de mère pendant qu'elle était chez moi. Néanmoins, je goûtai une légère consolation : ce fut de penser que cette enfant voyait dans la chambre d'une personne si digne de son affection un portrait qui avait été jadis dans celle de sa mère, et qu'à l'instant de notre séparation Éléonore avait donné à son amie avec un sentiment infini de délicatesse.

Dans ces premiers temps, la présence d'Anna ne changeait presque point mes habitudes ; les journées étaient d'une longueur effrayante, car je me levais de bonne heure et je me couchais fort tard. Je ne voyais personne, je n'avais point d'occupation,

rien au monde ne m'intéressait. Les domestiques regrettant leur maîtresse semblaient se conformer à mes pensées; tous les visages s'obscurcissaient à ma vue. On ne savait ni ce que j'étais, ni ce que j'avais fait, ni ce que j'allais devenir. On se taisait, mais les esprits inquiets s'égaraient en mille conjectures, pesant sur moi comme ces nuages qui pendent lourdement d'un ciel orageux.

Tout se faisait en ma demeure par une espèce de routine; l'intelligence et la parole du maître n'animaient plus rien. La plus pauvre famille mêle un peu de joie au plus sobre banquet; cela se passait bien différemment dans ma solitude : quand il ne faisait pas trop mauvais temps, je m'asseyais sur un banc de mon jardin; là on m'ap-

portait quelques aliments que je prenais à la hâte, à peu près comme un mendiant reçu par charité à la porte du logis.

Ce jardin si bien planté, si joli, si gracieux, n'était plus qu'un terrain confus et un champ mal cultivé, où tout croissait au hasard. J'errais à travers les ronces et parmi les plantes sauvages, avec des habits usés; mes traits avaient je ne sais quoi de sauvage et de farouche. L'herbe croissait entre les pierres des escaliers; le vent portait sur le toit de ma maison la semence des arbrisseaux, et je les y laissais croître. Des insectes, des animaux nuisibles, venaient prendre possession d'une demeure qui leur semblait abandonnée. Un seul côté aimable restait dans ce tableau désolé:

au printemps des volées d'hirondelles, cherchant toujours les habitations des hommes, choisissaient la mienne de préférence, parce qu'aucun bruit n'en sortait pour les épouvanter ; leurs nids garnissaient les deux côtés de mes fenêtres, immobiles sur leurs gonds rouillés.

Lorsque j'étais un peu moins poursuivi par le malheur qu'à l'ordinaire, je me perdais dans l'abîme immense de mes sentiments pour Éléonore, mon cœur plein d'elle, entraînait mon esprit loin de tout autre souvenir. Je m'enfonçais avec délices dans cette contemplation stérile ; soulagé d'un fardeau cruel, je remontais à cet amour du premier âge, ou deux cœurs se livrent l'un à l'autre sans regrets ni alarmes. Mais, hélas ! cette illusion ne

durait qu'un moment : presque aussitôt la fatalité qui était alors ma seule divinité m'apparaissait avec l'appareil de toutes mes infortunes, sans mélange de consolation. Je ne pouvais m'offrir à ses coups comme une victime fière de son innocence ; ce n'était pas une simple faiblesse que j'avais à pleurer, il y avait du crime au fond de ma vie, et cette impression ne semblait avoir un peu diminué que pour revenir m'accabler avec plus de force.

C'est ainsi que le voyageur imprudent qui se promène au bord de la mer croit jouer quelquefois avec l'élément terrible ; il pose un pied téméraire à l'endroit d'où le flot semble fuir, mais bientôt l'onde écumante, agitant sa crinière blanchie, envahit de nouveau tout l'espace qu'elle avait

perdu, et entraîne en des gouffres sans fond celui qui l'avait follement bravée.

Connaissant par Anna tous les détails du nouvel établissement d'Éléonore, je lui fis des questions dont elle rendit probablement compte à sa mère, et décidèrent celle-ci à prendre une nouvelle détermination. Mon projet était de retrouver Éléonore à tout prix ; ce que je voulais au juste, je l'ignorais ; mon dessein était vague. Cependant je pris vivement la résolution de partir, ne voyant rien au delà de l'impression du moment.

Arrivé dans la ville qu'habitait la compagne dont je pleurais l'absence, je n'ose me présenter chez elle, et pour la première fois depuis dix ans ; je vais à l'église dans l'espoir d'y

apercevoir Éléonore. Mais je ne découvre personne qui lui ressemble, je ne vois aucun de ses enfants ; à l'office du soir, mes recherches sont aussi inutiles. J'examine la maison qu'elle devait habiter, toutes les fenêtres en sont fermées ; je prends des informations dans le voisinage, on me répond qu'une jeune dame venait de quitter cette demeure pour se retirer avec sa famille chez des religieuses hospitalières. Dès lors, j'eus la conviction qu'Éléonore avait voulu se mettre à l'abri de mes recherches imprudentes.

J'étais venu pressé par une ardeur inquiète, je m'en retournai affaibli par le découragement. La première fois qu'Anna revint chez moi, elle me raconta la translation de sa mère dans ce nouvel asile; elle m'apprit aussi que

Félix avait été envoyé au loin dans une famille où il devait être élevé avec un enfant de son âge par un ecclésiastique, frère de la supérieure de cette communauté. Je ne faisais presque pas attention aux détails qui n'avaient pas Éléonore pour objet : Anna même, qui aurait dû être à mes yeux l'image de sa mère, excitait peu ma sollicitude; cette jeune fille ne me parlait jamais de nos intérêts de famille, et ce silence extraordinaire annonçait combien étaient tristes les émotions au milieu desquelles se développait son cœur.

La santé d'Éléonore devenait tout à fait mauvaise; Anna qui était au moment de venir me trouver, m'écrivit qu'elle ne pouvait plus s'éloigner de sa mère, et priait en même temps Mme de S.... de se rendre près d'elle. Je ma-

nifestai aussitôt le désir de me fixer dans la même ville : Mme de S.... approuva mon projet, prévoyant qu'elle pourrait tirer d'un tel rapprochement des avantages supérieurs pour nous tous.

Ses vues étaient bien différentes des miennes, et j'entrais involontairement dans une voie qui devait me ramener par un long détour au point où m'attendait cette excellente amie. Nous partîmes donc ensemble; elle alla loger dans l'hospice où Éléonore avait un appartement, et je m'établis non loin de là. Anna et Mme de S.... passaient avec moi tout le temps qu'elles ne consacraient pas aux soins les plus tendres ; leur présence me donnait du calme, je n'étais pas tout à fait livré à moi-même, et je ne pouvais tenter au-

cune démarche sans recevoir des conseils.

La maladie d'Éléonore faisait des progrès rapides; la lutte pouvait se prolonger, mais l'issue n'en était que trop certaine. Pour moi, je demeurais plus que jamais attaché à la poursuite de cette ombre si chère qui s'enfuyait : je brûlais du désir de revoir Éléonore.

La rigueur inflexible de la loi chrétienne accablait mon âme criminelle. J'étais tout près d'une demeure dont me séparait une barrière invisible : à chaque heure du jour, je voyais entrer ou sortir le médecin d'Éléonore, son confesseur, son amie, ses enfants, moi seul j'étais exclu. On ne pouvait sonner la petite cloche de la porte de l'hospice sans que je l'entendisse; at-

tentif au moindre son, j'allais voir quel incident nouveau survenait autour de cette lugubre habitation; les fenêtres étaient à peine entr'ouvertes pour laisser passer un peu d'air et de lumière; nul mouvement, nul bruit dans ce séjour où dominaient déjà les plus sombres présages.

Il se passait en mon âme quelque chose de mystérieux et d'involontaire dont je ne pouvais me rendre raison. C'est la religion qui avait brisé tous mes liens, c'est par la religion que j'entrevoyais vaguement le moyen de les renouer : en tout cela j'étais de bonne foi et très-sincère, je ne voulais en imposer à personne, et s'il y avait quelqu'un de trompé, c'était moi qui m'abusais, qui me perdais dans un nuage d'illusions. Quoi qu'il en

soit, je conçus l'idée de faire connaître à Éléonore qu'il lui appartenait de me rendre salutaire le sacrifice qu'elle avait fait. Jamais aveu plus vrai et moins raisonné ne sortit du fond de mon cœur; il est sûr qu'Éléonore aurait pu faire de moi tout ce qu'elle eût voulu, à la seule condition de me laisser pénétrer jusqu'à elle.

J'écrivis donc une lettre que je priai Mme de S.... de lui remettre; elle employa tous les ménagements nécessaires, et ne lui avoua que j'étais dans la ville, qu'après s'être assurée de l'effet favorable que ma lettre avait produit. J'appris avec transport qu'Éléonore consentait à me voir, et Mme de S.... me prévint qu'elle avait choisi cette circonstance pour éclairer

sur sa vraie situation Anna, dont l'étonnement et les alarmes croissaient chaque jour.

On avait choisi pour m'introduire un de ces moments où la vie semble se ranimer un peu dans les malades les plus épuisés. Éléonore avait voulu se lever. On ne voyait plus la forme de son corps enveloppé de toute part; sa tête, enfoncée dans les plis d'un voile blanc, se distinguait à peine; seulement on apercevait ses yeux noirs et brillants rouler dans le creux d'une orbite humide. Elle respirait à peine; elle avait toute sa présence d'esprit, toute sa sensibilité, comme cela se voit dans les maladies de langueur où la jeunesse s'éteint. Sa main, qu'elle essaya de soulever, retomba; elle était sèche au toucher, et presque déchar-

née. J'avais passé autour de mon cou un cordon auquel était suspendu le petit crucifix qu'elle m'avait donné; ce lui fut doux et consolant. Elle ne me dit d'abord que ces mots: « Ah! vous l'avez gardé! »

Personne n'osait parler parce qu'elle paraissait absorbée dans ses réflexions. Quelques moments après elle fit approcher Anna, qui était entrée dans la chambre avec Mme de S...: « Voilà, s'adressant à elle; voilà votre père, aimez-le bien, il m'a rendue heureuse. » Elle s'arrêta un peu, puis nous entendîmes les mots suivants sortir de sa bouche, lentement, avec une douceur infinie : « Mon enfant, vous êtes née dans un temps bien malheureux, c'est à nous de nous repentir, mais Dieu exige que vous

aimiez et que vous respectiez toujours votre père. Je ne serai bientôt plus de ce monde; c'est votre père et mon amie qui auront soin de vous et de votre sœur; le sort de Félix est assuré. Ne parlez point à Sophie du malheur de votre naissance, tâchez qu'elle l'ignore longtemps : pauvres petites, je voudrais vivre pour vous voir, comme ces saintes filles qui nous ont reçues, entièrement à Dieu et oubliées du monde. » Je tenais toujours le crucifix d'une main, tandis que de l'autre je soutenais Anna : « O Éléonore, lui dis-je, pardonnez, pardonnez-moi mon crime, pour m'aider à faire le premier pas dans la carrière où vous souhaitez que je marche ! Non, je ne l'aurais jamais cru, vous n'êtes plus pour moi celle que je cherchais à re-

tenir il y a quatre ans dans des liens que votre courage a brisés; maintenant je vous implore comme un ange placé entre le ciel qui m'est fermé, et cette terre qui ne m'est plus qu'une vallée de larmes. »

Je lus dans ses regards mourants qu'elle m'avait compris. « Revenez souvent, me dit-elle, le temps presse; je ne peux plus rien pour vous que de mourir sous vos yeux en chrétienne! »

Cette scène se prolongeant trop, je me retirai. De son lit de mort, Éléonore me montrait une route où je faisais quelques pas prévenu par une grâce inconnue. Le lendemain et les jours suivants je revins passer plusieurs heures au chevet de son lit, et je commençai déjà à mieux approfondir le

sens du langage chrétien que je bégayais. Dans le premier moment, un sentiment naturel et purement humain m'entraînait, ce n'était qu'en vue de la créature que je recourais à Dieu, maintenant j'essayais de m'élever de la créature jusqu'à Dieu même. La religion reprenant sur moi son empire, raffermissait mon cœur, et ma douleur n'était plus sans espérance.

L'aumônier de la maison vint administrer Éléonore; pour la première fois depuis bien des années, je me mis en prière; de temps en temps un tendre regard se tournait de mon côté en signe d'encouragement et de consolation.

Après la cérémonie, je m'approchai du lit de cette femme admirable, je priai encore: les rayons d'une joie céleste

brillaient à travers les ombres de la mort. Ses deux filles se mirent à genoux de chaque côté de moi pour recevoir sa bénédiction ; je ne sais, mais je devenais un être nouveau. Elle eut encore la force de dire à ses enfants, que soutenaient Mme de S.... et une religieuse hospitalière : « N'oubliez pas nos bonnes sœurs, que leur exemple est beau ! » Telle était l'idée qui l'occupait, et on voyait qu'elle faisait effort pour détourner ses filles de s'engager dans le monde, en gravant dans leur âme l'impression solennelle de ses derniers moments.

Cependant on m'avertit qu'elle était près de sa fin. A l'exception de Mme de S.... et d'Anna, tout le reste de la maison était persuadé que j'étais le chef légitime de cette famille. Pen-

dant qu'on récitait les prières des agonisants, l'œil vif et pénétrant d'Éléonore semblait encore interroger ma conscience et toutes mes plus secrètes pensées : nous ne nous parlâmes plus, mais nous ne cessions de nous comprendre. Mon âme, à cet instant suprême, répondait pleinement à la sienne; elle entendait les accents de ma voix plaintive se mêler aux paroles de ceux qui l'assistaient. Femme si profondément malheureuse, et enfin si tardivement consolée, le poids de notre ancienne union devenait plus léger; par un retour inespéré, un doux sentiment abondait tout près d'un inépuisable sujet d'amertume ! Bien plus, un lien ineffable, éternel, se forme: si loin l'un de l'autre, nous nous réunissons au bord d'une tombe,

et l'airain funèbre, en sonnant l'agonie d'Éléonore, célèbre mon repentir montant vers les cieux avec les élans de son cœur pur et innocent.

Ni le temps, ni la connaissance, ni les forces ne manquèrent donc à Éléonore pour s'assurer que je tendais vers le terme où elle souhaitait de me voir parvenir. Ne pouvant m'adresser les adieux d'une épouse, on eût dit qu'elle cherchait à se dédommager en resserrant les nœuds qui unissaient à leur père Anna et Sophie, malgré tous ses torts. Souvent elle faisait signe que je prisse ces deux enfants dans mes bras pour les offrir à ses derniers embrassements, et elle témoignait le désir de les voir encore recevoir mes caresses. Ainsi un malheureux amour conjugal se purifiait à

travers les épreuves de la vie et de la mort. Mais Éléonore allait achever dans les cieux l'œuvre qu'elle avait commencée ici-bas. Elle était presque morte, et cependant aucun changement apparent ne se faisait remarquer dans sa personne. La beauté de son âme paraissait encore dans ses regards aussi fermes que doux. Nous étions tous rangés à une petite distance de son lit, pour laisser à l'air un plus libre espace. Il parut que le mouvement de sa respiration pénible ne soulevait plus le drap qui la couvrait. Au même instant ses yeux perdirent leur mobilité ; point d'agitation, point de plaintes, point de soupirs : elle n'existait plus.





III.

> C'est une des merveilles de la religion chrétienne, de réconcilier l'homme avec soi-même, en le réconciliant avec Dieu; de lui rendre la vue de soi-même supportable.
>
> PASCAL.

PAR des motifs qui prenaient leur source dans une âme livrée au repentir, le solitaire avait montré beaucoup de réserve en racontant les circonstances de son mariage avec Éléonore. Mais à l'abondance des détails qu'il donne sur ses derniers moments, on reconnaît que les souvenirs d'une

grande passion également partagée occupaient son cœur, et cherchaient à s'épancher librement à l'ombre du trépas. Ce n'est pas sans un charme secret que son imagination, plongeant dans ces sombres profondeurs, y retrouve l'image chérie d'Éléonore.

Écoutons :

La formidable limite du tombeau était franchie, la mort m'avait rendu Éléonore ; j'étais faible et fort tout à la fois, presque pénitent et toujours passionné. On emporta Anna, qui fondait en larmes. La mère qui lui restait, maîtrisant sa propre douleur, conduisit Sophie hors de la chambre, et ne voulut pas quitter ces deux enfants. Pour moi, je m'établis le maître de cette demeure funèbre ; j'allumai de mes propres mains le cierge que

l'Église fait luire proche du lit des défunts; j'interdis à tout mercenaire d'approcher, et restai seul avec une hospitalière.

Dans la veille funèbre qui rompt l'union conjugale, l'époux s'éloigne, mais le prêtre vient et passe la nuit en prière près de la couche nuptiale. Voilà donc, ô Dieu tout-puissant, le ministère que je remplissais! J'éprouvais des intervalles de résignation et d'espérance; mais lorsque la cloche du couvent annonçait qu'il y avait un mort, je ne cédais plus qu'à une seule émotion, elle était accablante. Cependant je voulais qu'Éléonore semblât seulement dormir; ce ne fut qu'un quart d'heure avant ses obsèques qu'on apporta la bière; je ne pus soutenir la vue de ces quatre planches,

dont la forme si simple et en même temps si terrible est mesurée sur la grandeur et la largeur du corps humain qu'elles doivent renfermer : j'abandonnai donc à deux sœurs le corps d'Éléonore, et je me retirai auprès des enfants et de l'amie fidèle qui veillait sur eux. Quelques minutes après, je rentrai pour rassasier de nouveau ma vue en contemplant Éléonore; je ne souffris point qu'on clouât les planches de son cercueil : elles ne furent que posées à côté l'une de l'autre; le drap mortuaire ne la déroba pour toujours à mes yeux qu'à l'instant des funérailles.

Accompagné du bon pasteur qui avait assisté Éléonore, j'allai dans une tribune pendant qu'on récitait l'office des morts; de temps en temps je le-

vais les yeux au-dessus de la balustrade, et je contemplais au milieu de la nef cette bière courte et étroite contenant celle qui avait subi tant d'épreuves.

On me demanda où je voulais qu'on déposât Éléonore ; on me proposa de descendre son corps dans un caveau ; on me parla aussi de placer sur elle une pierre sépulcrale. Par un raffinement de douleur, ou si vous voulez par une faiblesse dont le principe était excusable, je n'adoptai aucun de ces projets. Je désignai une place dans le cimetière public ; cet asile de la mort me parut moins triste et plus doux ; je me figurai que la terre y serait plus légère pour Éléonore, et qu'en venant visiter ses cendres, j'en serais moins séparé. J'aurais

voulu qu'un sillon à peine tracé servît de fosse, qu'un simple gazon recouvrît cette place. Insensé, j'attendais qu'un mouvement d'Éléonore soulevât ce poids rendu léger ! On eut la condescendance de paraître entrer dans mes vues, on me traita comme un être faible qu'il fallait ménager dans l'extrémité de sa douleur.

Quelque temps après, je pris connaissance du testament d'Éléonore; il ne contenait que des dispositions relatives aux intérêts de fortune; ses instructions les plus secrètes étaient renfermées dans une lettre que me remit la supérieure de la maison où elle était morte. Elle y développait les vues qu'elle avait manifestées sur ses deux filles pendant sa dernière maladie ; le passage le plus important de

cet écrit avait rapport à Félix. Il lui en avait coûté infiniment de se séparer de cet enfant, mais elle craignait qu'il ne continuât un jour dans ce pays une famille dont l'origine était aussi malheureuse. D'ailleurs, n'étant pas riche, le parti qu'elle avait adopté ouvrait à Félix une perspective avantageuse. Un riche colon des Antilles, parent éloigné d'Éléonore, n'avait qu'un neveu du même âge; il désirait lui donner un ami qui lui tînt lieu de frère, et l'aidât un jour dans l'administration de ses propriétés séparées par les mers. Son sort était assuré, et rendait presque certaine l'extinction d'un nom funeste dans la contrée que nous habitions. Le cœur navré par la mort de la mère, j'avoue que je fus moins sensible à l'absence du fils

qui m'était enlevé avant qu'il eût seulement appris à me connaître.

Ma maison de campagne me rappelant des souvenirs encore plus tristes que l'hospice où nous étions, je la vendis. Mme de S.... consentit à venir se fixer avec nous chez les sœurs hospitalières; elle s'y livra tout entière à l'éducation d'Anna et de Sophie; la douceur du sentiment paternel se fit de nouveau sentir à mon cœur.

Je n'eus jamais la pensée de rechercher dans les traits ou le caractère de ces deux enfants rien qui pût me rappeler moi-même; une telle ressemblance m'aurait paru altérer ces fleurs naissantes, comme un souffle empoisonné. Depuis qu'Éléonore n'était plus, j'aimais à la retrouver dans

Anna, mais jeune, mais naissante à la vie, telle en un mot qu'elle m'était apparue quelque temps avant notre union, tant que mon indignité n'avait pas jeté sur elle une ombre déplorable. Sophie, moins belle que sa sœur, avait une physionomie faite pour inspirer de l'attrait par son expression piquante et mobile. La beauté romantique d'Anna et les grâces riantes de Sophie marquaient la différence de leur caractère. Anna avait connu de bonne heure l'infortune ; accoutumée à recevoir des confidences douloureuses, et à les garder, son maintien était sérieux, elle aimait à vivre dans la retraite.

Sophie, ignorant le malheur de sa naissance, m'aimait comme elle eût aimé sa mère ; elle ne pouvait faire

de distinction entre nous, et son bon cœur n'avait point à triompher, comme celui d'Anna peut-être, d'une répugnance involontaire. Le sentiment qui m'attachait à ces deux jeunes filles était égal, mais d'une nature différente. Il se mêlait de la reconnaissance dans mon affection pour Anna, et une sorte d'abandon dans ma tendresse pour Sophie. Son cœur n'était agité par aucun souvenir qui pût m'être amer; j'avoue que j'étais charmé à la vue de cet être innocent qui se confiait à moi sans trembler.

Cependant le passé de ma vie répandait sur le présent une noire empreinte. Il n'y avait pas de jour, pas d'heure, qui ne fussent l'anniversaire d'un événement malheureux, d'une faute, d'une catastrophe domestique.

Aucun anneau de cette longue chaîne de misères ne m'échappait, et je célébrais, en secret et dans les remords, le retour de ces époques où j'avais apostasié, égaré l'innocence, et adressé les derniers adieux à une infortunée. Il me fallut joindre successivement à ces chagrins la perte de la supérieure des hospitalières, et celle de Mme de S.... L'habitude de souffrir ne me rendit pas insensible sur la fin de ma carrière, et je ne laissais rien échapper des douleurs dont le ciel m'affligeait.

Désormais je n'avais plus à me confier dans l'avenir; le reste de ma vie, dominée par des événements si funestes, ne pouvait échapper à de cruelles vicissitudes toujours renaissantes. Une voix terrible retentissait à mon oreille:

elle m'avertissait que je n'avais pas bu le calice jusqu'à la lie, et que je souffrirais par tous les sentiments jaillissant d'une source criminelle, jusqu'à ce que fût brisé le dernier de mes liens, comme père et comme époux. Alors je m'interrogeais moi-même, je regardais autour de moi, je consultais tous les points de l'horizon. J'avais avec moi deux enfants d'un âge encore tendre, deux filles sans mère, dont les destinées n'étaient que trop incertaines; un fils, que je n'avais pas vu depuis son berceau, grandissait en des contrées lointaines. Hélas! par combien de voies, d'incompréhensibles, d'imprévues calamités pouvaient tout à coup fondre sur ma tête et m'envelopper.

« Félix, Félix, toi qu'une résolu-

tion hardie de ta mère m'a dérobé ! je cherche maintenant à composer ton portrait ; j'emprunte les traits de ta mère ; si j'osais te donner quelques-uns des miens ! Dis-moi, as-tu dans la voix, dans le geste, quelque chose qui rappelle un de nous ? Tes cheveux blonds et bouclés tombent-ils toujours sur ton front et sur tes tempes ? Mais le passage de l'enfance à l'adolescence, de l'adolescence à la jeunesse, s'est fait loin des yeux de tes parents ; une vie toute étrangère, un climat nouveau ont fait évanouir tes traits primitifs. Tu n'es plus l'enfant délicat que je balançais dans mes bras. Tu as grandi ; ta tête dépasse peut-être la mienne. Jamais tu ne m'as connu ; je ne te reconnaîtrais plus ; nous ne nous connaîtrons sans doute jamais. Cepen-

dant, réponds-moi, ô mon cher fils! vogues-tu sur un esquif dont les voiles se déploient au souffle d'un vent propice, ou, près d'être englouti, n'es-tu séparé que par une planche étroite de l'onde amère et furieuse? Où es-tu? Le soleil des tropiques darde-t-il ses rayons sur ta face gaie et heureuse, ou languis-tu attaqué par ces maladies terribles inconnues dans nos latitudes? En vain je regarde la voûte des cieux; tu ne vois aucune de ces étoiles; les astres d'un autre hémisphère luisent pour toi! Je ne peux te suivre même en imagination à travers des espaces ignorés: ni sur la terre qui m'environne, ni dans le firmament qui me couvre, il ne se rencontre un objet offert en même temps à nos regards et capable de servir d'intermédiaire à

nos pensées. Tu as un père, j'ai un fils : voilà tout ce que nous savons l'un de l'autre ! » Ainsi je parlais à Félix durant mes longues veilles, et mes paroles se perdaient comme un vain son dans les airs.

Tout avait été combiné par Éléonore de manière qu'on pût avoir de temps en temps des nouvelles indirectes de Félix, sans qu'il lui fût possible d'en donner lui-même, car il devait rester dans une complète ignorance de son origine et de sa famille. J'appris donc au bout de quelques années, par de très-longs détours, que sa position continuait à être heureuse et qu'il jouissait même de l'opulence. Ces premiers renseignements furent confirmés plus d'une fois dans l'intervalle des événements qui vont suivre.

Le caractère et les inclinations d'Anna se développaient de jour en jour ; sévère à elle-même et contemplative, elle était un modèle de piété et de douceur. Je prévoyais depuis longtemps que, fidèle par goût aux inspirations de sa mère, elle ne s'engagerait jamais dans le monde. Aussi ne fus-je point surpris quand elle me confia son attrait pour la vie religieuse. Je la laissai entièrement libre de son choix et renfermai en moi-même le pressentiment des difficultés que sa vocation pourrait rencontrer.

La communauté où elle avait le projet d'entrer accueillit d'abord avec empressement ses propositions; mais lorsqu'il fallut établir son origine, la tache de sa naissance reparut tout à coup pour flétrir sa vie pure et inno-

cente. Quel coup, grand Dieu, pour elle et pour moi ! Rien ne pouvait en amortir la violence. En effet, toute personne craignant le monde avant d'y être engagée, ou dégoûtée du monde après l'avoir connu, peut recourir à la religion qui lui offre un refuge en échange d'avantages faux et périssables. Mais, pour la malheureuse Anna, c'était la religion elle-même qui semblait s'armer contre elle et lui refuser ses consolations. Elle se voyait repoussée en même temps de toutes parts ; Dieu et les hommes se retiraient d'elle pour laisser en suspens sa fragile existence.

La pauvre victime, comprenant toute l'étendue de son infortune, ne proféra aucune plainte, car aucune

plainte ne pouvait égaler une telle destinée.

Anna, Sophie et moi nous vivions tous trois ensemble dans la situation la plus extraordinaire : j'étais la cause de tous les maux qui fondaient sur ma famille ; mes deux filles marchaient sur un abîme, l'une le savait, l'autre l'ignorait encore, et le père n'osait parler à sa fille, la fille à son père, la sœur à sa sœur, du commun malheur. Nous ne vivions donc qu'au jour le jour, marchant dans un sentier tortueux, où des épines aiguës nous blessaient sans cesse, et abandonnant à l'avenir la tâche de dénouer tant de nœuds si compliqués.

Une circonstance heureuse allait survenir. La sœur aînée de Mme de S.... dirigeait un pensionnat de jeu-

nes personnes dans une ville maritime du nord de la France ; elle écrivit à Anna pour l'engager à se charger avec elle de la conduite de cette maison. Cette offre faisait sortir Anna de la fausse position où elle se trouvait entre la vie du monde et celle des cloîtres, également fermées pour elle. Aussi se rendit-elle avec empressement à l'invitation qui venait de lui être faite, et les procédés de la personne à qui elle s'associait furent la continuation de ceux de l'amie que nous avions perdue. Je m'établis avec Sophie dans la même ville qu'Anna, et je pus enfin me dire : Des trois enfants qu'Éléonore a laissés, en voilà au moins un dont le sort s'éclaircit et qui paraît soustrait à l'empire du malheur.

Notre vie était fort retirée, nous ne cultivions d'autre société que celle d'une famille à laquelle la maîtresse du pensionnat nous avait recommandés. Depuis près d'un an un jeune marin nommé le capitaine Alphonse Claville était devenu l'hôte de M. T., dont il avait connu intimement le frère dans le cours de ses voyages. J'appris qu'il suivait une affaire importante près des tribunaux; le succès devait beaucoup augmenter sa fortune, mais il ne s'expliquait jamais sur des détails qui paraissaient blesser ses affections. Le capitaine Claville avait plus de droits qu'il n'en fallait pour être reçu à titre d'ami. Dans les villes maritimes, l'habitude de voir des étrangers et la franchise des marins rendent les relations faciles; il n'est pas

rare de trouver parmi les officiers de marine une candeur, une ingénuité, une douceur de sentiment qui forment le plus agréable contraste avec des caractères à l'épreuve de tous les périls.

Tel était le jeune homme que nous rencontrions fréquemment. Il parut empressé près de Sophie. Elle était, sous le rapport de la fortune, un parti très-médiocre, mais les idées naturelles à un père me dominaient et la perspective d'un mariage avantageux me flattait trop pour ne pas m'y livrer; je suivis donc avec complaisance le progrès du sentiment qu'Alphonse et Sophie témoignaient l'un pour l'autre; une chose me surprit, ce fut la timidité avec laquelle le capitaine Claville, qui était un parti si

supérieur à Sophie, exprima le désir d'obtenir la main de ma fille.

Après ces premières ouvertures, nous nous vîmes avec plus d'intimité; Alphonse et Sophie étaient heureux de tout le bonheur qu'ils espéraient bientôt se devoir mutuellement. Moi seul je me contraignais, renfermant en mon âme des soucis qui troublaient cruellement ma joie.

Tout cependant commençait à me sourire. A mon grand étonnement, des nouvelles de Félix étaient arrivées; cette fois, ce n'étaient pas des renseignements vagues et indirects, lui-même nous écrivait; enfin il avait été remis sur les traces de sa famille, rien n'annonçait qu'il connût le secret de mon indignité, ni la mort de sa mère. En même temps une somme d'argent

assez considérable me parvint de sa part avec la promesse d'en envoyer encore. Si des calculs d'intérêt avaient pu rendre plus irrévocable la détermination d'Alphonse, cet événement imprévu les aurait favorisés.

Mais les difficultés qui me préoccupaient avaient une autre cause. Le capitaine Claville ne savait de notre famille que ce que ma fille elle-même en avait appris ; je n'osais l'interroger sur la sienne, craignant qu'il ne découvrît le mystère de nos malheurs, et me faisant scrupule de ne lui pas tout avouer. Je ne sais en vérité quelle aurait été la fin de ce combat entre le rigoureux devoir prescrit par la délicatesse et les sentiments d'un père qui désirait assurer le sort si précaire de son enfant, si Alphonse n'avait

pas accompli le premier une obligation qui excédait mes forces, et commencé le récit détaillé de ses aventures.

Il était parent d'un Européen établi dans les îles; la mort prématurée du neveu adoptif de ce colon rendit Alphonse son unique héritier. Un jour, nous dit-il, mon cousin ayant mérité une récompense, fit une promenade en mer; notre précepteur ne m'ayant pas jugé digne de cette faveur, je restai chez mon oncle. Au coucher du soleil nous allâmes, à l'extrémité d'une longue terrasse qui dominait la plage, afin de voir arriver la chaloupe qui portait Léon: déjà nous distinguions le joyeux passager fixant le rivage. Favorisée par le vent, l'embarcation avançait rapidement, la proue aiguë peinte en noir fendait l'onde

bouillonnante comme la faux du moissonneur jette des deux côtés du tranchant les herbes de la prairie.

Une autre chaloupe se dirigeait en sens contraire, les matelots qui la montaient, ou ceux de l'embarcation à bord de laquelle se trouvait Léon manquèrent d'adresse; en un clin d'œil disparut un des deux esquifs, le plus fort avait coulé bas le plus faible, c'était celui qui portait l'infortuné Léon. Je tressaillis, je poussai des cris affreux, je me jetai dans les bras de notre oncle, qui paraissait impassible comme un homme habitué aux coups de l'adversité; deux grosses larmes coulaient seulement le long de ses joues ridées.

Cependant il étend le bras, indiquant la scène du malheur; en un

instant, vingt embarcations sont en mer, une armée de nageurs et de plongeurs sillonnent la surface tranquille des flots; mais la mort ne lâcha point sa proie, et ce ne fut que deux jour après que la mer rendit au rivage le corps de la victime.

Après cette catastrophe, l'affection de mon oncle redoubla pour moi. Je fus traité comme son enfant, j'étais entouré du luxe asiatique étalé par les Européens dans les colonies; toutes les délicatesses de la vie étaient multipliées autour de moi, et je voyais une race d'hommes étrangère courbée en ma présence, rendant déjà hommage à un rejeton des blancs. Cependant des passions ardentes couvaient au fond de ces cœurs marqués du sceau de l'esclavage, je touchais au

moment d'en éprouver la violence; mon oncle, près de sa fin, mourut sans connaître ce qui m'arriva.

J'avais atteint l'âge de sept ans; à la fin d'une belle journée, je revenais vers notre habitation, monté sur un joli poney; un nègre depuis longtemps à mon service m'accompagnait à cheval, le soleil se couchait. La nuit vient vite dans ces climats où il n'y a ni crépuscule ni aurore; nous allions au petit pas à travers de magnifiques plantations de cannes, une forêt étendait à un mille par delà ses lignes noires et profondes; tout à coup, au lieu de continuer droit devant nous, mon guide entraîne mon poney et se jette dans un chemin détourné; imaginant qu'il avait envie de varier notre promenade, je ne fis aucune résistance.

Cependant il pressait les chevaux et les ténèbres s'épaississaient. Déjà nous avions fait plus d'un demi-mille en nous rapprochant toujours de la forêt; je lui criais de retourner vers l'habitation; mais, sans rien dire, il saute à bas de son cheval, m'enlève de dessus celui que je montais, lui coupe les jarrets avec un instrument tranchant et remonte avec moi sur le sien. Tout cela dura moins de temps que je n'en mets à le raconter. A peine entendis-je les gémissements du pauvre poney. Les accents de mon désespoir se perdaient dans l'immense solitude, comme le sourd galop du cheval sur le sol uni des savannes. Le corps du poney mourant était le seul vestige que nous laissions derrière nous, et cet intelligent et fidèle ani-

mal, en expirant loin de l'habitation, ne pouvait plus remettre sur nos traces.

Importuné par mes cris, le nègre me serra la bouche avec un bandeau qui m'étouffait; mais la terreur, la fatigue et la faim me firent perdre mes forces, et cette précaution meurtrière devint inutile. J'étais assis sur l'encolure du cheval; le nègre enlaçait mon corps avec un de ses bras tandis que de l'autre il maniait légèrement les rênes. Il était presque nu; une sueur mêlée de sang découlait de son corps sur le mien; il n'avait besoin ni d'éperons ni de fouet pour animer le cheval qui nous emportait. Plus nous avancions, plus le chemin se rétrécissait; ce ne fut bientôt qu'un étroit sentier borde de plantes épineuses qui, lançant leurs dards de tous côtés, fouettaient les

flancs du cheval furieux et nos membres meurtris. Dans cette course affreuse, rien ne mesurait le temps ni le mouvement, qui se précipitaient tous deux avec rapidité. Je sentis que nous ne marchions plus. Le nègre mit pied à terre et me jeta à côté de lui, sachant bien que je ne pouvais lui échapper; au même instant le cheval, qui ne se soutenait que par la fureur, tomba roide mort : son poids fit craquer les arbres touffus.

Il me parut que Placide levait la tête pour chercher au ciel les étoiles qui devaient guider ses pas; la science de ce vieil enfant des déserts ne se trouva point en défaut, car il ne tarda pas à me charger sur ses épaules et s'enfonça dans les bois avec une intrépide et incroyable ardeur.

Tantôt nous roulions de précipice en précipice, tantôt nous parcourions de larges savanes couvertes de plantes élevées : nous nagions dans une mer de feuilles et de tiges flexibles. Les oiseaux bruyants des tropiques se réveillaient à notre passage et poussaient des cris de surprise; les ailes de ces grands habitants des airs frisaient ma face; quelquefois des troupes de singes, perchés sur les rameaux des bananiers, s'avertissaient de l'approche d'êtres inconnus par des hurlements.

Mais ce qu'il y avait de plus terrible dans cette scène effrayante, c'étaient les ondulations silencieuses qui sillonnaient les plaines désertes que nous traversions : des serpents de toutes les espèces nous menaçaient de leur piqûre mortelle. Au reflet des étoiles,

je voyais la surface des herbes se plier, se rouler, se courber en tous sens; on entendait un sifflement, un léger souffle; des masses opaques se déroulaient plus ou moins vite; un corps gras et visqueux, couvert d'une peau brillante, rasait la savane, comme la navette du tisserand glisse entre les fils qui servent de trame à sa toile. L'adresse incomparable, l'instinct extraordinaire de l'Africain me firent échapper à ce danger; j'étais conservé pour un autre sacrifice.

A la fin d'une longue nuit, le soleil se leva tout à coup sur l'horizon avec cet éclat qui n'appartient qu'aux régions équinoxiales. Non, je ne verrai jamais un objet aussi hideux qu'était Placide : il n'appartenait plus à la nature humaine, aucune parole ne sor-

tait de sa bouche. Il délia le bandeau collé sur ma figure, il me fit avaler quelques gouttes d'eau, près des bords d'un torrent qu'il passa à la nage en me tenant sur son dos, avec une agilité, une souplesse inouïes. Après avoir abaissé vers ma bouche une branche chargée de fruits sauvages, il continua sa marche sans rien prendre, obéissant toujours à une volonté inflexible.

Sur le soir, nous arrivâmes dans un espace découvert où tous les arbres avaient été sciés près du tronc; un morne, avec ses rochers à pic et ses forêts pendantes sur des abîmes, s'élevait comme un donjon au centre de cette plaine, véritable glacis sur lequel on pouvait découvrir au loin les approches de l'ennemi.

Au moment de gravir la pente es-

carpée de la montagne, Placide fut obligé de répondre à des questions faites en une langue qui m'était inconnue; je vis en même temps des nègres armés veillant à la garde d'un étroit sentier. Nous montâmes assez lentement : Placide, au milieu de ses complices, commençait à respirer. Après mille détours, nous parvînmes au sommet; on y voyait une grande place presque ronde, entourée d'arbres : des feux étaient allumés çà et là, une vingtaine de cabanes étaient adossées contre l'enceinte formée par la forêt; des nattes, des ustensiles d'airain, des armes de toute espèce couvraient le sol : une troupe de nègres et de négresses travaillaient, chantaient ou dansaient la fameuse bamboula qui les charme dans la liberté et les con-

sole dans l'esclavage; d'autres étudiaient l'art de jouer avec les serpents sans être mordus : nouveaux psylles, ils gardaient encore si loin de leur patrie les traditions qui remontent aux temps des Pharaons.

O horreur! ô nuit effroyable! j'aperçus à l'écart quelques-uns de ces Africains occupés à extraire les sucs de certaines plantes; ils touchaient ces herbes vénéneuses avec plus de crainte qu'ils ne maniaient les serpents, et composaient les poisons terribles qui, distribués par des mains inconnues, assouvissent souvent, dans le nouveau monde, des vengeances invétérées.

Ces cruels enfants du Sénégal et de la Gambie semblaient rendus à la liberté de leur terre natale, mais ils te-

naient aux îles américaines par un nouveau lien, l'espoir de sacrifier des victimes à leur implacable haine. Cette colonie, formée depuis bien des années, peut-être, de tous les esclaves fugitifs, entretenait des correspondances secrètes avec toutes les îles, sans qu'il fût possible d'anéantir les complots de ces barbares, ni de les forcer dans leur retraite sanguinaire.

Je n'entendais rien de ce qu'ils disaient, car en arrivant là ils renoncent au langage créole, qui est une marque de servitude, et reprennent les idiomes africains. On n'eut pas l'air étonné de me voir; seulement un homme âgé s'empara de moi avec une joie féroce, et m'entraîna vers un cercle formé par des vieillards qui avaient l'air d'être les chefs de cette

peuplade. On discuta longtemps en ma présence : je vis bien qu'ils étaient divisés sur le parti qu'ils avaient à prendre; les gestes et le son de voix de Placide me firent comprendre qu'il plaidait ma cause ; assis par terre, je me tenais attaché aux pieds de cet homme, de cet homme qui m'avait amené! La contestation cessa sans que je pusse en deviner le résultat; j'étais d'ailleurs plongé dans l'accablement; enfin, on m'envoya avec Placide dans une cabane où une vieille négresse nous donna à manger et me fit reposer sur une natte.

Le lendemain, resté seul avec Placide, il m'adressa pour la première fois la parole, et me dit qu'il avait exécuté avec beaucoup de regret l'ordre de m'enlever ; mais il était lié

par d'affreux serments. Un des principaux nègres retirés sur ce morne avait à se venger de mon oncle; depuis bien des années ce projet l'occupait, enfin il avait été décidé que la vengeance tomberait sur moi. « Hélas! continua Placide en versant des larmes, on m'a choisi pour accomplir ce dessein funeste; j'étais voué à une mort certaine, à une mort affreuse si je n'obéissais pas. Hier soir, quand vous m'avez entendu parler avec tant de feu, je plaidais votre cause. Fils de mes bons maîtres, j'ai eu le bonheur de vous arracher au supplice, vous ne serez point égorgé; ce soir on vous vendra à un pirate qui croise dans ces parages. Hélas, que ne puis-je vous suivre! je reste ici, voué désormais à un esclavage mille fois plus redouta-

ble que celui dont je me suis échappé malgré moi ! »

A peine avais-je la force de comprendre mon malheur, je n'étais accessible qu'au sentiment de reconnaissance envers Placide, qui me perdait et me sauvait en même temps.

Je ne sais comment se passa le reste de la journée ; j'entendis seulement les cris d'un malheureux qu'on écorchait tout vif, parce qu'il avait été soupçonné d'infidélité. Quand la nuit vint, on lança une fusée, je fus arraché des bras de Placide pour être conduit sur la pointe du morne qui regardait la mer. Quelques moments après, une autre fusée s'élevant dans l'Océan répondit au signal : c'était le pirate qui s'avançait pour enlever sa proie. Trois ou quatre nègres me firent descendre

..

le revers du morne, une chaloupe montée par deux blancs s'approcha du rivage, les nouveaux ravisseurs comptèrent quelques pièces d'argent à ceux qui me livraient, et je me trouvai bientôt à bord du navire qui était à peu de distance.... C'est ainsi, nous dit le capitaine Claville, que commença ma carrière; vous savez le reste de mes vicissitudes, et par combien de hasards, rendu enfin à la liberté, je parvins de grade en grade jusqu'à celui que j'occupe. »

L'expression animée dont Alphonse avait marqué le récit de ses malheurs pénétrait le cœur de Sophie : il est doux d'intéresser à un si haut degré celle qu'on aime. En comptant sur l'effet qu'il venait de produire, Alphonse espérait rendre moins pénible

une dernière confidence. Reprenant donc sur-le-champ la parole : « Je ne veux rien laisser en arrière, continua-t-il ; loin de moi la pensée d'ajourner après notre mariage des aveux qui pourraient en troubler la paix : celle qui m'accorde sa main doit tout savoir avant de s'engager. »

Je redoublai d'attention ; la tendresse paternelle flottait incertaine entre Léon et Alphonse, ne pouvant découvrir encore si Félix était l'un ou l'autre, ni savoir ce que j'avais à espérer ou à pleurer. Sophie gardait un silence plein d'anxiété, mais au fond du cœur son parti était pris et, quelques détails que le capitaine Claville dût nous apprendre, elle était résolue à n'avoir pas d'autre époux que lui.

« Je dois le dire, quoi qu'il m'en

coûte, reprit Alphonse, toutes les circonstances que je rassemble dans ma mémoire me persuadent que je n'appartenais point à celui que j'appelais mon oncle, par les liens d'une naissance légitime. Séparé si jeune de tout ce qui pouvait m'instruire sur moi-même, je n'ai jamais pu découvrir à qui je devais le jour; mon oncle avait un frère qui mourut en Europe longtemps avant lui, il est possible que je je sois son fils. »

Toutes les précautions d'Alphonse pour éclairer Sophie ajoutaient à l'amour une estime sans bornes.

« Peu importe, dit-elle, les auteurs de vos jours! c'est vous seul que nous connaissons, vous n'avez pas besoin d'autres garants que vous-même. » Un sentiment indicible de bonheur et

d'espérance inondaient ces deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre.

« Mais enfin, lui dis-je, vous cherchez à recouvrer une fortune considérable, quelles traces avez-vous pu suivre ? »

Voici la réponse d'Alphonse :

« Mes adversaires sont pleins d'astuce et de cupidité : à la faveur des troubles des colonies, ils se sont emparés de la succession de mon parent, et ont supposé à ma place un de leurs enfants, qu'ils veulent faire passer pour moi ; j'ai appris depuis peu de jours les détails de ces longues et ténébreuses machinations. C'est un ancien homme d'affaires de mon oncle qui a ourdi cette trame et doit en recueillir le fruit. Connaissant à fond notre famille, ses complices ont

mis en avant un jeune homme inconnu qu'ils veulent faire passer aux yeux des parents d'Europe pour le véritable héritier; ils jouissent ainsi, sous son nom, à la faveur d'une distance immense et des désordres qui sont survenus, d'une fortune qui m'est enlevée. Il m'a fallu beaucoup de peine et de temps pour découvrir ce mystère d'iniquité; tant que je ne pourrai pas me faire reconnaître de ma famille, ni la reconnaître elle-même, toutes mes tentatives seront inutiles. J'ai été une fois sur le point de tout savoir, mais le fil s'est brisé entre mes mains, et je suis resté dans un labyrinthe obscur.

« Daignez encore entendre ces détails.

« Après avoir longtemps parcouru

les mers, je séjournai dans un port américain d'où je faisais des excursions dans l'intérieur des terres. Bientôt je rencontrai dans une mission un prêtre âgé condamné jadis à la déportation, pour être rentré en France afin d'exercer son ministère. Ce prêtre, échappé du lieu où il avait été déporté, se réfugia chez un riche colon, c'était mon oncle. En effet, je me rappelle très-bien qu'un ecclésiastique vivait avec nous, et me témoignait toutes sortes de bontés.

« Ce n'était pas seulement un vague intérêt qui l'animait ; me retrouvant au bout de plusieurs années et après tant de hasards, il m'ouvrit son cœur, et me dit qu'il n'était pas un étranger au sein de ma famille. A la mort de mon oncle, arrivée peu de jours après

mon enlèvement, il quitta une maison troublée par les intrigues de subalternes avides et infidèles; depuis cette époque il n'avait eu aucune nouvelle de mes autres parents qu'il avait beaucoup connus. En vain je le pressais de me donner des détails sur mon père et ma mère; l'ecclésiastique éluda toutes mes questions, et je vis avec douleur qu'il ne voulait point révéler les secrets dont il était dépositaire. »

A peine le capitaine Claville eut-il achevé ces mots, que je l'interrompis vivement pour lui demander si ce prêtre lui avait au moins donné quelques renseignements sur ce qu'il était lui-même, la province de France qu'il habitait à l'époque de la Révolution, ses fonctions.....

« Ce prêtre vénérable, me répon-

dit-il, était, en 1789, curé dans une province orientale de la France ; il émigra en Suisse. Au milieu de ses malheurs, son plus grand chagrin fut d'apprendre l'apostasie d'un de ses amis.

— Quoi ! mon père, vous pleurez ? » s'écria Sophie, en voyant couler mes larmes.

En effet, je ne pouvais plus me contraindre ; chaque détail nouveau du récit d'Alphonse s'enfonçait comme un trait perçant dans mon cœur ; en un instant, mille circonstances éparses dans le cours de trente années, mille incidents survenus dans les deux hémisphères se rapprochaient pour rendre la vérité manifeste.

« Malheureux enfants, séparez-vous !... telles furent mes premières

paroles. Félix, Félix, vous êtes mon fils.... Sophie, vous êtes sa sœur! »

Une dernière révolution, plus douloureuse que toutes les autres, éclatait encore parmi les êtres qui m'étaient le plus chers : Anna s'efforça d'atténuer cette scène déchirante ; elle courait de l'un à l'autre, consolant un père, une sœur et un frère. Son admirable sang-froid arrêtait de leur part tout éclat trop cruel pour moi, en faisant comprendre qu'elle savait supporter depuis longtemps avec résignation le lourd fardeau de l'histoire de sa famille.

Cependant c'était à moi d'expliquer le mystère de ma vie et celui de leur naissance, à cet enfant que je retrouvais, à cet autre enfant qui ignorait tout. A l'âge de cinquante-

cinq ans, si longtemps après les événements, lorsque les flots qui m'avaient agités semblaient se calmer, il me fallut rouvrir toutes les plaies, y porter de nouveau le fer et le feu, et, pour tout dire en un mot, précipiter de mes propres mains la moitié de ma famille dans le malheur, pour l'arracher au crime! Du même coup, Félix et Sophie apprenaient qu'ils étaient nés d'un prêtre, et frère et sœur. Ainsi furent déracinés en un instant toutes leurs espérances, et anéantie cette image d'un bonheur dont leur caractère et leurs vertus les rendaient dignes.

Anna, éprouvée depuis bien des années, servit d'intermédiaire entre Sophie et moi; sans elle, nos cœurs n'auraient pu soutenir un tel choc. Quel déchirement! Peut-on aimer

comme frère celui qu'on aimait comme époux? Peut-on aimer comme père celui dont les aveux déshonorent votre naissance, tandis que sa main brise votre anneau nuptial? Comment se quitter, comment se revoir? Tout cela retombait sur ma tête; non, non, je n'aurai pas un vain orgueil dans mon malheur; je n'étais pas, je ne serai jamais le plus à plaindre, et c'est pour cela peut-être que je suis le plus malheureux parmi tous ceux que mes fautes ont fait souffrir.

Si Anna n'avait pas constamment retenu sa sœur près de moi, si Sophie avait passé une seule heure sans me voir, il ne lui aurait peut-être pas été possible de reprendre l'habitude de supporter ma vue. Je fus donc témoin de tout; je l'ai vue passer de ses fu-

nestes fiançailles à un affreux veuvage ; je l'ai vue raser les longs cheveux qui ombrageaient son front, distribuer à des pauvres ses joyaux et ses présents de noce ; elle était toute vêtue de deuil !...

Mais revenons à Félix.

Quand la fatale révélation sortit de ma bouche, Félix disparut à l'instant ; l'état de Sophie nous retenait près d'elle, et nous ne sûmes tout le reste du jour ce qu'il était devenu. Le lendemain matin, craignant l'effet du désespoir, j'envoyai chez lui ; on répondit qu'il n'avait pas reparu depuis la veille ; mais ses hôtes étaient sans inquiétude , parce qu'il s'absentait souvent, pour de longues parties de chasse. Mon inquiétude dura ainsi pendant plusieurs jours, sans que j'o-

sasse tenter des démarches qui auraient fait éclater la scène qui venait de se passer. Je me décidai cependant à laisser Sophie aux soins d'Anna, et j'allai vers le bord de la mer prendre des informations près des pêcheurs. Ils me dirent qu'ils avaient vu passer plusieurs fois un jeune chasseur et croyaient l'avoir aperçu le matin même parcourant cette contrée.

Il existait donc encore! j'essayai aussitôt de suivre ses traces. Des paysans me donnèrent sur lui de tristes détails : il s'était arrêté quelque temps dans une chaumière, il ne parlait point, ses habits étaient déchirés, couverts de poussière, ses pieds et ses mains écorchés. Après avoir pris un peu de nourriture, il avait continué à errer dans le voisinage. Je priai ces

gens d'aller à sa recherche et de tâcher de l'engager à prendre du repos.

Ces symptômes effrayants annonçaient le délire; je revins donc de cette triste excursion en déplorant un nouveau malheur, qui avait manqué jusqu'alors à la longue chaîne de mes infortunes. Une semaine entière s'écoula; sa cruelle monotonie ne fut interrompue que par la nouvelle de l'arrivée de Félix dans une ferme du voisinage, où il paraissait plus tranquille.

Je réfléchissais à ce qu'il convenait de faire, lorsque nous entendîmes tout à coup frapper à la porte. C'était lui-même; son aspect nous fit tressaillir. Sophie, penchée sur sa sœur, cachait son visage dans ses mains. Pour lui, il entre avec calme,

me salue du nom de père, tend la main à Anna, et d'une voix ferme et assurée rappelle Sophie qui s'enfuyait. Son regard était mélancolique, son visage serein ; il avait l'air d'un voyageur échappé à des assassins qui l'auraient blessé et dépouillé, mais tranquille, mais enfin rendu à la sécurité du toit paternel. Une idée me vint et disparut en même temps. Je crus que tous les sacrifices étaient enfin consommés, que la douleur soulagée par une crise violente laissait libre l'âme de Félix.

Nous étions tous dans l'étonnement avec des variétés et des nuances infinies. Sophie était comme suspendue par la pointe des cheveux sur un précipice ; nous ouvrions les yeux sans penser, sans parler. Et voilà que, d'un

air naturel, il dit à Sophie : « Eh bien ! ma petite sœur, pourquoi ne m'embrasses-tu pas ? »

Cette malheureuse fille allait s'élancer par un mouvement spontané ; Félix, voyant qu'un instant de réflexion la fait hésiter, s'avance vers elle ; ses traits prennent alors un aspect sinistre, un tremblement retentissant s'empare de tous ses membres, et là, à un pas de Sophie, entre Anna et moi, il s'écrie d'un accent sépulcral : « On m'a enlevé ma bien-aimée, j'ai perdu celle que j'allais épouser : nuit et jour j'ai poursuivi le ravisseur sans pouvoir l'atteindre.... je me meurs de fatigue et de douleur ; mon père, ma sœur, secourez-moi ! »

Je reconnus alors que la raison de l'infortuné était attaquée sans retour ;

une fatale idée dominait son esprit; sensé sur tout le reste, il n'avait pu surmonter l'impression foudroyante de son malheur.

Mais ce fut déchirant de voir Sophie en ce moment; toutes les douleurs multipliées comme les échos d'un éclat de tonnerre fondaient sur elle. Maintenant qu'une barrière nouvelle et imprévue la séparait de Félix, il était facile de voir qu'elle combattait moins vivement la puissance du sentiment, que lorsqu'elle avait découvert son propre frère dans son fiancé : mais par un de ces secrets infinis du cœur, secret compris de toutes les âmes tendres, elle ressentit une bien profonde blessure quand Félix, dans l'égarement de ses pensées, put la reconnaître si paisiblement pour sa

sœur sans qu'il parût qu'il lui restait trace d'un autre souvenir!

Ici, dit le solitaire, est suspendu le cours des vicissitudes de ma famille. Anna est où vous l'avez vue, Sophie s'est retirée près d'elle; pour moi je suis venu avec Félix dans cette solitude. Tous deux nous avions des misères infinies à cacher; mais qu'était l'altération accidentelle de son esprit comparée aux plaies inguérissables de mon cœur? Poursuivi par des peines nouvelles jusqu'au dernier période de ma vie, ne faut-il pas que je vive séparé d'Anna et de Sophie; ce n'est que loin de moi que leur vertu peut briller dans sa pureté, comme ces plantes bénignes, dont le germe aurait pu être étouffé par le nid d'un reptile et qui s'élèvent couronnées de fleurs au-

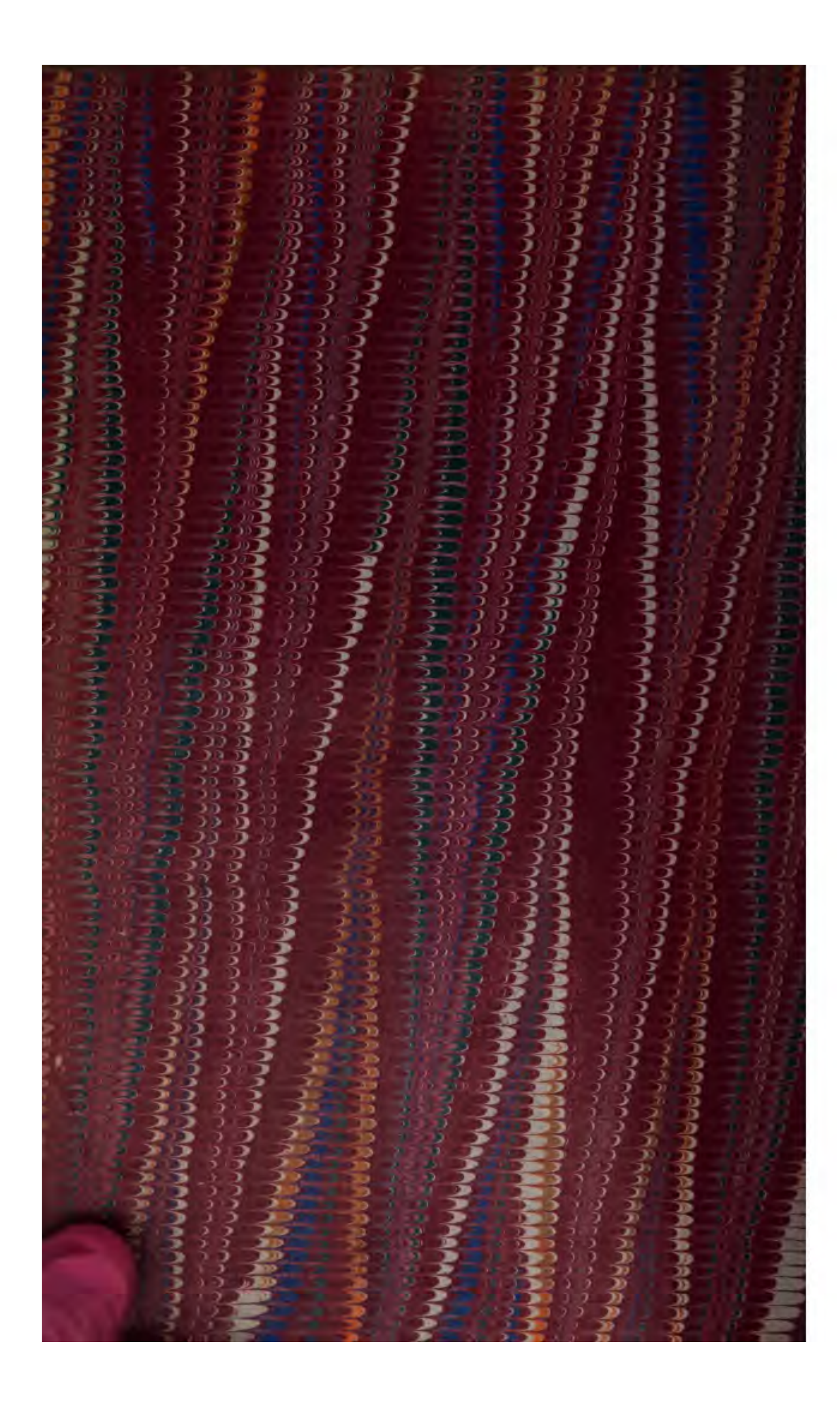
dessus des herbes vénéneuses. Depuis cette séparation j'ai perdu Félix, dont l'état n'avait subi aucun changement. Sa raison, frappée sur un seul point, était parfaitement saine sur tous les autres. La tendresse qu'avait pour moi cet infortuné brisait mon cœur! La vie me serait maintenant moins amère, si je pouvais isoler le présent du passé; mais j'y parviendrais, que l'avenir ne cesserait pas de peser sur moi : mon existence n'est qu'une suite de destruction, je n'ai plus ici-bas d'espérance à former. Anna et Sophie viennent me voir alternativement; je tremble de leur survivre; que sais-je? je crains que le bon pasteur que vous voyez souvent ici ne me ferme pas les yeux, lui dont les vertus et l'indulgence m'ont retenu dans cette solitude.

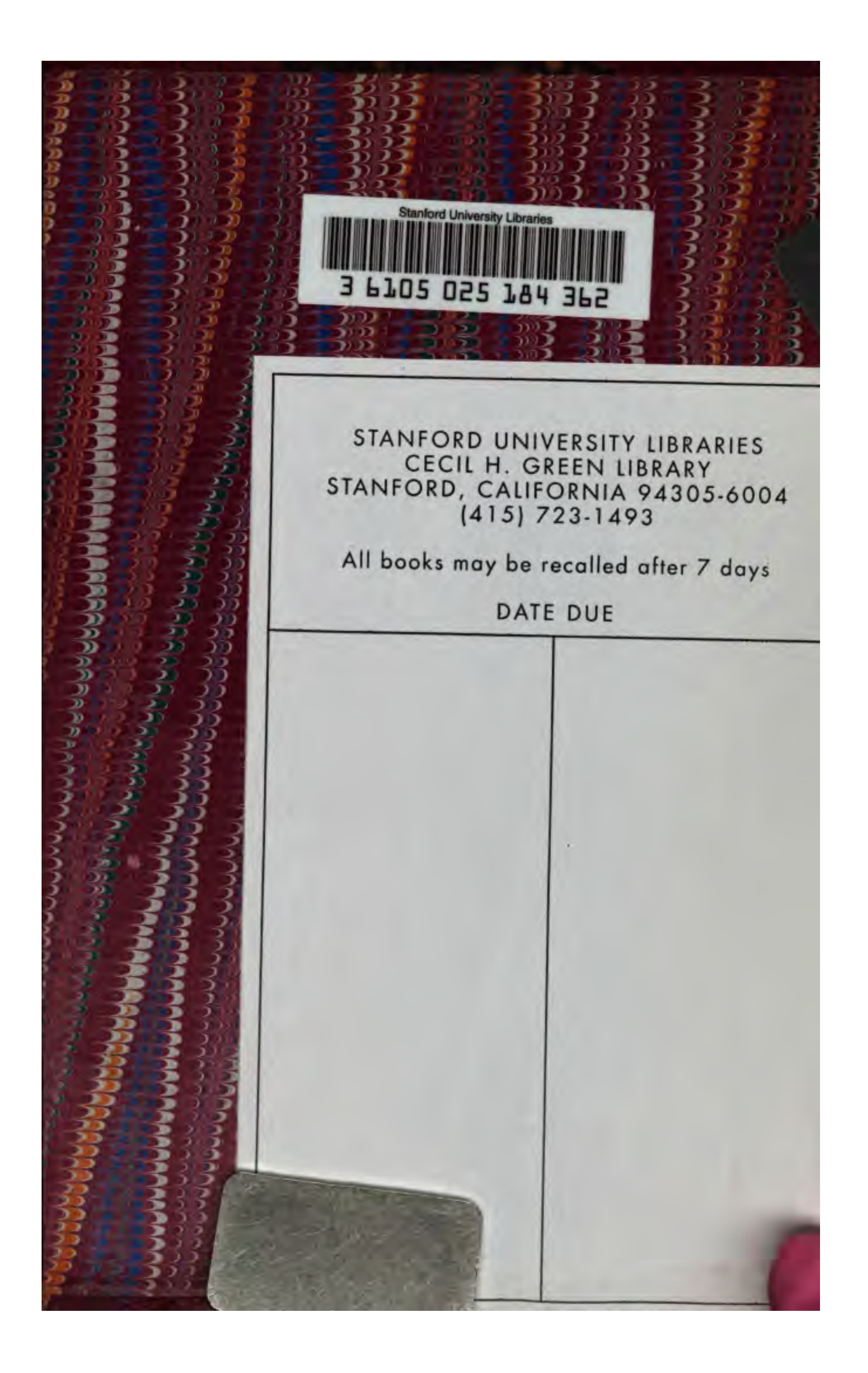
Et vous, ami fidèle, permettez que je vous donne ce nom, vous qui venez me visiter chaque année, vous m'êtes un sujet de joie et d'inquiétudes égales : il n'y a plus que cette croix de bois que j'ai plantée au bout de mon champ qui me paraisse ferme et durable, elle a pris racine comme un tronc vigoureux; l'hiver, elle est chargée de frimas; au printemps, elle se couvre de plantes entrelacées et de fleurs parfumées, c'est le signe de ma réconciliation avec le ciel, le symbole de ma dernière espérance.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rue de Fleurus, 9

2,




Stanford University Libraries
3 6105 025 184 362
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493
All books may be recalled after 7 days
DATE DUE

